Hespéris-Tamuda LI (1) (2016): 39-82

La fondation de Sijilmāsa: réexamen historique et découvertes archéologiques

Chloé Capel, Université Panthéon-Sorbonne
Abdallah Fili, Université Chouaib Doukkali, El-Jadida

Cette réflexion propose de renouveler la perception historique, aujourd'hui solidement ancrée dans l'historiographie classique, de la ville de Sijilmāsa durant ses premiers siècles d'existence, alors qu'elle est placée sous l'autorité de sa dynastie fondatrice, les Midrarides (VIII^ème^-X^ème^ siècles). La relecture critique des sources arabes, et plus spécifiquement du *Kitāb al-Masālik wa al-Mamālik* d'al-Bakri (m. 1094), et l'exploitation raisonnée des données archéologiques, jusque là disséminées et peu diffusées, produites par le programme archéologique maroco-américain ayant travaillé à Sijilmāsa entre 1988 et 1998, permettent d'émettre de nouvelles interprétations quant au processus d'émergence et de construction de la ville. Il est proposé que l'histoire de la cité et de l'État kharijite de Sijilmāsa ne puisse se comprendre qu'à la lumière des événements régionaux: le pouvoir à cette ville ne s'est sans doute pas constitué rapidement, de manière isolée et linéaire par le biais du seul prosélytisme religieux revendiqué par la dynastie régnante, mais de manière progressive, et par étapes, avec d'abord une intégration de la jeune communauté kharijite à l'organisation sociale et tribale locale, dans une région déjà structurée politiquement, dynamique d'un point de vue des échanges et densément occupée spatialement; puis par une émancipation politique et dogmatique en réaction à des événements survenus chez les "adversaires" des Midrarides, d'abord dans le monde kharijite puis chez les Idrissides, notamment face à la menace économique et territoriale que ces derniers ont pu exercer sur le Tafilalt, la région de Sijilmāsa.

1. Les origines de Sijilmāsa: état de l'art et conditions d'une nouvelle réflexion

Force est de constater que les études au sujet des siècles midrarides de Sijilmāsa n'ont pas beaucoup évolué depuis une trentaine d'années et depuis les travaux pionniers de Charles Pellat en 1954, puis ceux, à ce jour les plus étoffés, de Maḥmūd Ismā'īl ʿAbd el-Rāziq et de Muḥammad ʿAbd al-Qādir al-Khatīb, respectivement édités en 1985 et 1989. En langue française, les

synthèses doctorales de Mohamed Mellouki (1985) et Ahmed Ramsi (2001) présentent également un panorama argumenté sur le sujet tandis que, récemment, Paul Love (2010) offrait à la communauté anglophone un article précis faisant le bilan de ce demi-siècle d'historiographie, sans toutefois renouveler véritablement les hypothèses de travail déjà proposées.[1] La raison principale de cette stagnation dans les études sijilmassiennes est que ces productions reposent de manière inévitable, quasiment exclusivement sur l'examen du seul texte d'al-Bakri, qui fait jusqu'à ce jour figure de principale référence pour la connaissance des périodes hautes de la ville.[2]

Le texte d'al-Bakri propose plusieurs versions au récit de fondation de la ville, qu'en tant qu'historien scrupuleux il ne s'interdit pas de présenter successivement, tout en se permettant d'en déclarer une bien plus probable que les autres. Cette version qui attire la préférence d'al-Bakri est celle d'une fondation précisément fixée en 140/757 et qui serait le fait d'un berger de la tribu des Miknāsa, Abū al-Qāsim Samgū ibn Wāsūl, qui, porteur de la flamme

1. Charles Pellat, "Banū Midrār," *Encyclopedia of Islam*, vol. VI (Leiden: Brill, 1960), 1037; Abd al-Rāzik Mahmūd Ismāʿīl, *Al-khawārij fī bilādi al-Maghrib ḥattā muntaṣaf al-qarn al-rābiʿal-hijrī* (Casablanca: maktabat al-ḥurriya al-ḥadītha, 1985); Mohamed Mellouki, "Sijilmāssa des origines à 668/1269," Thèse de 3ème cycle, Université Aix-Marseille (Aix-en-Provence, 1985), 51-158; Ahmed Ramsi, "Prosélytisme kharidjite et commerce transaharien, le cas de Sijilmāssa à l'époque midraride," Thèse de 3ème cycle, Université Paris VIII, (Paris, 2001), 208-299; Paul Love, "The Sufris of Sijilmāsa: towards a History of the Midrarids," *Journal of North African Studies* 15 (2) (2010): 173-188; Moubarak Radouan, "Banī Midrār," *Maʿlamat al-Maghrib*, vol.5 (Salā: maṭābiʿ Salā, 1992), 1558-1561; Hassan Hafidi-Alaoui, "Banī Wāsūl," *Maʿlamat al-Maghrib*, vol.5 (Salā: maṭābiʿ Salā, 1992), 1583-1585.

2. L'auteur, qui écrit depuis Cordoue, achève son *Kitāb al-masālik wa al-mamālik* aux environs de 460/1068 est ainsi le premier à annoncer l'émergence du mouvement almoravide dont il est le strict contemporain. Mais dans la notice qu'il consacre à la ville de Sijilmasa, sa source d'information principale est bien plus ancienne puisqu'il exploite les travaux de l'andalou al-Warrāq, actif dans les second et troisième quarts du xème siècle dont le texte, aujourd'hui perdu mais largement ravivé par al-Bakri, permet d'offrir une profondeur chronologique inédite à l'ouvrage de son héritier. C'est d'al-Warrāq qu'al-Bakri tient la majorité de ses informations au sujet du pouvoir dynastique des premiers siècles à Sijilmasa: la preuve en est que la liste de souverains énumérés par al-Bakri s'arrête précisément dans le troisième quart du xème siècle, date à laquelle al-Warrāq cesse de produire. Voir à ce sujet Nehemia Levtzion and John Hopkins, eds. *Corpus of Early Arabic Sources for West African History* (Princeton: Markus Wiener, 2000), 62.

A sa suite, l'anonyme *Kitāb al-Istibṣār*, les écrits d'Ibn Abī Zarʿ, d'Ibn ʿIdhārī et dans une moindre mesure ceux d'Ibn al-Khatīb reprennent presque mot pour mot cette histoire midraride (Anonyme, *Kitāb al-istibṣār* (Casablanca: Édition Saʿd Zaghlūl Abd al-Ḥamīd, 1985), 201; Ibn Abī Zarʿ, *Al-Anīs al-muṭrib bi rawḍi al-qirṭās fi akhbar moulūk al-Maghrib wa tarikh madīnat fās* (Rabat: Éditions dar al-Mansour, 1972), 88, 90, 100; Ibn ʿIdhārī, *al-Bayān al-mughrib fī akhbāri al-Andalus wa al-Maghrib*, vol. I (Beyrouth: Édition Colin et Lévi-Provençal, 1983), 1, 71, 79, 82, 97, 106-107, 139, 152-157, 185, 197, 206, 222, 230-231, 255, 282; Ibn al-Khatīb, *Miʿyār al-ikhtiyār fī dhikri al-maʿāhid wa al-diyār*, (Rabat: Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, 1977), 180-181; idem, *Aʿmāl al-aʿlām*, vol. III (Casablanca: Dār al-kitāb, 1964), 137-149; Ibn Khaldun, *al-ʿIbar wa diwān al-mubtadāʾ waʾl-khabar*, vol. VI (Beyrouth: Dār al-fikr, 1981), 138, 147, 171-174.

kharijite qu'il a entretenue depuis les terres ifriqiyennes où il aurait été formé par ʿIkrima lui-même, parvient à fédérer autour de lui quelques pasteurs nomadisant dans la région aujourd'hui nommée, et ce depuis au moins le XIIème siècle, Tafilalt.[3] Ceux-ci se constituent rapidement en un État modèle, où seuls les meilleurs musulmans sont dignes de la charge suprême. Quarante hommes[4] forment ce premier cercle qui, dans la logique soufrite, élit comme chef le plus avisé d'entre eux: un certain ʿĪsā ibn Mazīd,[5] qui affiche la particularité d'être noir, élément suffisamment exceptionnel pour que al-Bakri en fasse mention. Ce détail pigmentaire souligne que les qualités humaines et les dispositions en matière de piété sont bien les seules à peser dans la balance du pouvoir, sans aucune interférence des réalités sociales, économiques, tribales ou ethniques. L'État sijilmassien est un État kharijite fondé dans l'exemplarité doctrinale. Mais après quinze années de gouvernance, ʿĪsā ibn Mazīd, sévèrement critiqué pour une gestion irresponsable des affaires communes, où sa couleur de peau est à nouveau et à dessein mise en exergue comme élément aggravant de ses fautes, est violemment écarté du pouvoir. Samgū est alors à son tour appelé à diriger mais il inaugure un cycle dynastique héréditaire. Sijilmāsa entre dans sa période royale, aujourd'hui qualifiée de "midraride" du nom d'un des descendants de Samgū, Midrār, appelé à régner à partir de 208/823-24. Une autre version veut que la ville ait été fondée au lendemain de la révolte des Faubourgs de Cordoue, c'est-à-dire après 202/818, par ce même Midrār - qui ne serait donc que le petit-fils de Samgū - un miknasi installé en al-Andalus, mais chassé de sa ville à l'issue de la rébellion cordouane. Ce dernier aurait ramené avec lui au Maghreb l'art de la forge et après s'être installé au Tafilalt, il aurait gagné la confiance et le respect des bergers berbères pâturant dans les environs, leur vendant armes et outils issus de sa production puis aurait été reconnu comme leur chef. La ville

---

3. Al-Zuhrī, *Kitāb al-jughrāfiyā,* "Mappemonde du calife al-Maʾmūn reproduite par Fazārī (IIIème/IXème s.) rééditée et commentée par Zuhrī (VIème/XIIème s.)," *Bulletin d'études orientales* 21 (1968): 189.

4. Nous ne savons pas si ce nombre est à mettre en relation avec *ahl al-arbaʿīn*, l'une des institutions tribales berbères plus largement connue sous les Almohades mais dont les racines peuvent être plus anciens. Alī Sidkī Azaykou, "Ayt rabʿīn," *Namādidj min asmāʿ al-aʿlām al-djughrāfiyya wa al-bashariyya al-maghribiyya* (Rabat: Publications de l'IRCAM, 1, 2004) 124-125.

5. Nous gardons ici le nom de ce personnage tel qu'il a été rapporté par toutes les éditions du livre d'al-Bakri qui est la référence majeure de notre réflexion. En revanche, des sources plus tardives ont préféré ʿĪsā ibn Yazīd: Ibn ʿIdhārī, *al-Bayān al-mughrib fī akhbāri al-Andalus wa al-Maghrib*, vol. I (Beyrouth: Édition Colin et Lévi-Provençal, 1983), 79. Ce dernier tombe dans la confusion en l'appelant (255) ʿĪsā ibn Samgū. Ibn al-Khatīb, *Aʿmāl al-aʿlām*, vol. III (Casablanca: Dār al-kitāb, 1964), 138-139. Ibn Khaldūn, *al-ʿIbar,* 147.

et l'État de Sijilmāsa n'auraient pas tardé à se développer. Dans ces deux versions, les fondateurs instaurent un système politique dynastique où Sijilmāsa acquiert un statut d'État autonome, régi par une filiation princière. Dès lors, le kharijisme reste le dogme officiel de l'État filalien pendant tout juste deux siècles, jusqu'à l'abandon de l'hétérodoxie en 342/953-954, et ce avant même que la famille régnante ne soit finalement destituée en 366/976 par les Maghrāwa, alliés des Umayyades de Cordoue.

Les travaux précédemment menés, ayant abondamment discuté le texte d'al-Bakri, permettent aujourd'hui de fixer assez sûrement le cadre général de l'histoire dynastique midraride. La plupart des historiens ont adopté la posture d'al-Bakri, lui-même faisant du récit de Samgū, le berger prédicateur kharijite, la version de fondation de Sijilmāsa la plus plausible, tout en écartant la version de Midrār, généralement ignorée pour des questions d'incohérence chronologique. Néanmoins, l'étude de la période haute de Sijilmāsa ne peut se satisfaire de cette seule approche textuelle: y persistent de vastes zones d'ombres limitant la compréhension plus fine, tant historique que sociale et économique, de ces deux siècles, pourtant cruciaux, de construction de la cité saharienne. En cela, l'archéologie vient depuis peu au secours de la discipline historique. Jamais réellement perdu, mais formellement identifié comme tel dans les dernières années du XIX^ème^ siècle,[6] le site archéologique de Sijilmāsa se développe au cœur de l'oasis du Tafilalt (Fig.1).

6. Henri Dastugue, "Quelques mots au sujet de Tafilet et de Sidjilmassa," *Bulletin de la Société de Géographie* 13 (1867): 369.

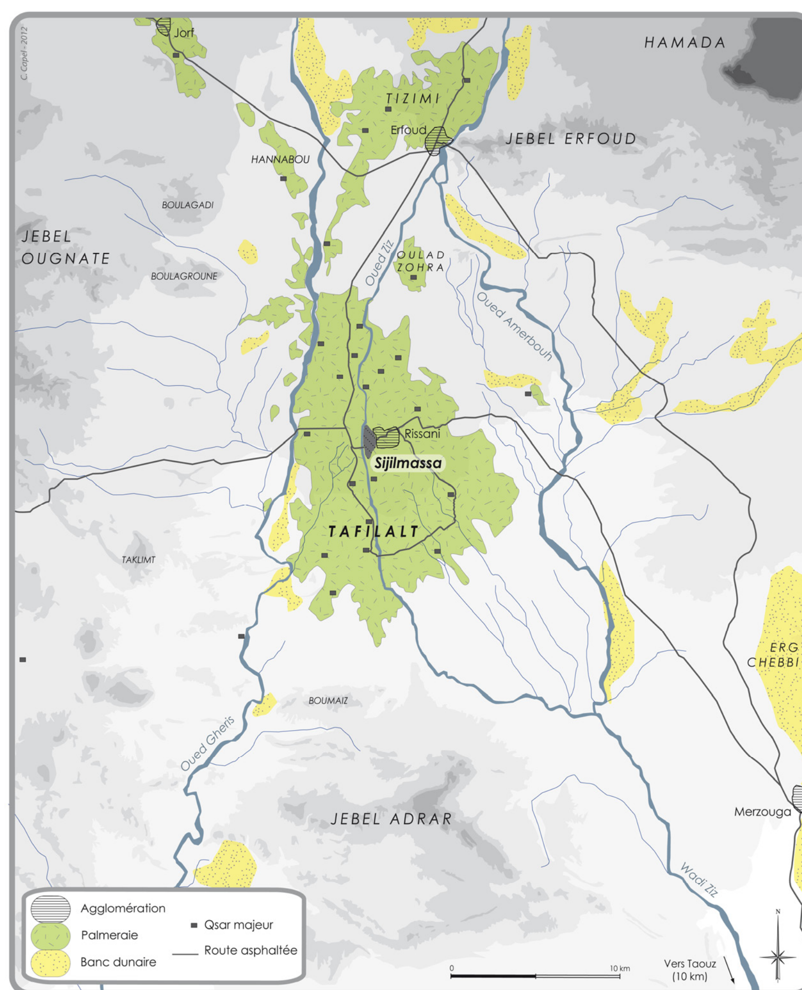


Figure 1: Carte de la plaine d'érosion du Tafilalt de nos jours et localisation du site archéologique de Sijilmāsa: le site, aujourd'hui cerné par la ville moderne de Rissani, se situe au cœur de l'oasis, sur la rive orientale du Ziz.

L'équipe italienne dirigée par Boris de Rachewiltz est la première à y organiser un programme de fouilles de grande ampleur, en 1971 et 1972, lors de deux campagnes d'un mois qui n'ont toutefois été publiées que sommairement et n'autorisent ainsi pas d'avancée historique significative.[7] Un second programme est mené en 1974 par l'inspecteur des monuments historiques de Meknès, Mohamed Ben Shemsi, durant lequel plusieurs sondages sont réalisés aux abords des ruines de la grande mosquée. Ces

7. Boris de Rachewiltz, "Missione etno-archeologica nel Sahara Maghrebino," *Africa: revista trimestreale di studi documentazione dell'Instituto Italiano per l'Africa e Oriente* 27 (4) (1972) : 526-529, 551-557.

travaux demeurent inédits.[8] Le plus important chantier entrepris à ce jour[9] reste le programme maroco-américain dirigé par Ronald Messier et Larbi Erbati entre 1988 et 1998. Au cours de cette décennie, le MAPS (Moroccan-American Project at Sijilmāsa) mène six campagnes de fouilles de un à deux mois, associées à des prospections régionales, un volet géographique, une étude paléobotanique, des enquêtes orales et une réflexion patrimoniale, révélant pour la première fois un panorama archéologique du site (Fig. 2).

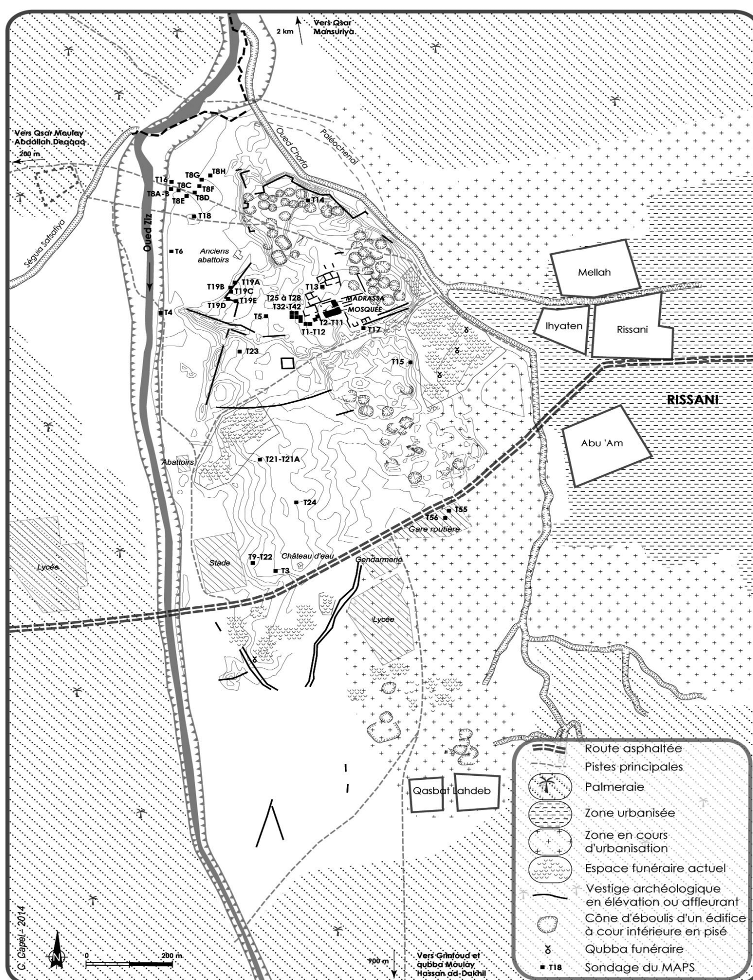


Figure 2: Plan du tell archéologique principal de Sijilmāsa et localisation des 63 sondages menés par l'équipe du MAPS entre 1988 et 1998

8. Messier and Mackenzie, "Archaeological Survey of Sijilmāssa, 1988," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 18 (1998): 267.

9. Depuis l'hiver 2011-2012, une équipe franco-marocaine dirigée par François-Xavier Fauvelle-Aymar (TRACES, Toulouse) et Larbi Erbati (INSAP) reprend des fouilles et divers autres travaux de terrain à Sijilmasa.

Cet important travail reste malheureusement insuffisamment publié: quoique les principales découvertes aient fait l'objet de plusieurs articles ciblés, ces derniers sont de qualité inégale et pour certains pâtissent de conditions de diffusion défavorables.[10] Par ailleurs, beaucoup n'ont été écrits que dans la perspective d'une publication monographique détaillée qui, quinze années après la fin des fouilles, a peiné à se concrétiser.[11] De fait, en dépit de leur apport historique considérable, les découvertes du MAPS demeurent peu exploitées et même sous-estimées. C'est pour tenter de pallier ce discrédit abusif que, dans le cadre d'un travail doctoral en archéologie entrepris en 2009 par la cosignataire de ce travail, les archives de fouille du MAPS ont fait l'objet d'un réexamen précis aboutissant au renouvellement et à l'actualisation du corpus de données de la mission américaine.[12]

---

10. Ronald Messier, "Local Economy and Long Distance Trade in Medieval Sijilmāsa," *Uṣūr al-Wustā* April 1 (1993): 1-9; idem, "The transformation of Sijilmāsa," *Studi Maġrebini* 4 (Naples: Centro di Studi Magrebini, 2006): 247-257; idem, "Le plan de Sijilmāssa révélé par GIS," in *Actes des Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine* (Rabat: SMAP, 1997), 99-107; idem, "Sijilmasa: l'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Ouest de l'Afrique," in *L'Occident Musulman et l'Occident Chrétien au Moyen Age,* éd. Mohammed Hammam, (Rabat: Publications de la Faculté des Lettres, 1995), 181-96; idem, "Sijilmāsa: Five Seasons of Archaeological Inquiry by a Joint Moroccan-American Mission," *Archéologie Islamique* 7 (1997): 61-92; idem; "The Grand Mosque of Sijilmāsa: the Evolution of a Structure from the Mosque of ibn Abd Allah to the Restoration by Sidi Mohammed ben Abdallah," in *L'Architecture de Terre en Méditerranée,* éd. Mohamed Hammam, (Rabat: Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1999), 287-296; Lahcen Taouchikht, "Aspect monumental de Sijilmāssa," in *L'Architecture de Terre en Méditerranée*, éd. Mohamed Hammam, 237-61 (Rabat: Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1999); idem, "La céramique médiévale de Sijilmāssa, approche générale," in *Actes du 5ème colloque sur la céramique médiévale en Méditerranée occidentale*, 227-237 (Rabat: INSAP, 1995); idem, *ʿUmrān Sijilmāsa*, *dirāsa tārīkhiyya wa athariyya* (Casablanca: Publications du Ministère des Habous du Maroc, 2008); James Miller, "La viabilité de l'environnement dans les oasis du Tafilalet: de l'ancienne Sijilmāssa au Tafilalet d'aujourd'hui," in *L'Afrique du Nord face à la menace écologique*, éd. Abdellatif Benchrifa et Will Swearingen, 3-19 (Rabat: Publications de la Faculté des Lettres, 1995); "Trading through islam: The interconnections of Sijilmāsa, Ghana and the Almoravid movement," *Journal of North African Studies* 6 (2001): 29-58 idem, "Sustained Past and and Risky present: The Tafilalt oasis of Southeastern Morocco," in *The North African Environment at Risk*, ed. Abdellatif Benchrifa and Will Swearingen, 55-69 (Oxford: Westview Press, 1996); Dale Lightfoot et James Miller, "Sijilmāssa: The Rise and Fall of a Walled Oasis in Medieval Morocco," *Annals of the Association of American Geographers* 86 (1) (1996): 78-101; Ronald Messier and Neil Mackenzie, "Sijilmāsa: An Archaeological Study, 1992," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 19 (2002): 257-292; Abdallah Fili et Ronald Messier, "La céramique médiévale de Sijilmāssa." In *VIIème congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée – Thessaloniki 11-16 oct. 1999*, (Ch. Bakirtzis (éd.)), (Athènes: Ministère de la Culture, 2003), 689-690; idem, "The Earliest Ceramics of Sijilmasa." In *La céramique maghrébine du haut Moyen Âge (VIIIème-Xème siècles): état des recherches, problèmes, et perspectives*, éd. Patrice Cressier, Elisabeth Fentress, 129-46 (Rome: École Française de Rome, 2011).

11. La publication récente (juin 2015) aux Presses de l'Université du Texas de la monographie du MAPS, attendue depuis le début des années 2000, apporte une conclusion au programme américain et participera certainement à réhabiliter ce travail: Ronald Messier and James Miller, *The Last Civilized Place: Sijilmasa and its Saharan Destiny* (Austin: University of Texas Press, 2015).

12. Chloé Capel, "Sijilmāssa et le Tafilalt (VIIIème – XIVème siècles): éclairages archéologiques sur l'histoire environnementale, économique et urbaine d'une ville médiévale des marges sahariennes." Thèse doctorale, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, 2016.

La réflexion développée dans ces lignes se nourrit des travaux du MAPS, de recherches de terrain complémentaires effectuées par Chloé Capel et d'une relecture ciblée du texte d'al-Bakri. En formulant plusieurs nouvelles hypothèses de travail sur l'histoire du siècle d'émergence de Sijilmāsa, tout en rendant publics les premiers vestiges matériels attribuables à la période kharijite de la cité, cette réflexion permet de mieux appréhender les conditions et les modalités de l'essor de la ville et la place tenue par le kharijisme dans ce processus.[13]

2. Sijilmāsa, parangon du kharijisme maghrébin triomphant: critique de la posture historiographique classique

La date de 140/757-58, telle qu'avancée par al-Bakri, reste aujourd'hui la date retenue pour la fondation officielle de la ville de Sijilimasa. Les études du XX[ème] siècle soulignent que l'arrivée d'un Miknasī au sud du Grand Atlas se place certainement en conséquence plus ou moins directe des premiers faits d'armes soufrites au Maghreb et notamment du soulèvement tangérois de Maysara en 122/739-40.[14] A l'issue de cette révolte, soutenue par des Miknāsa, Samgū, dont il est proposé qu'il ait été engagé au combat, aurait préféré marquer ses distances avec ce foyer révolutionnaire, portant peut-être déjà en lui en germe l'idée de former un nouveau pôle soufrite. Un autre événement est peut-être également responsable de cette migration: la victoire sufrite emmenée, en 123/740, par Khālid ibn Ḥamīd al-zanātī sur les forces kairouanaises califales lors de la "Bataille des Nobles" suivie à peine deux ans plus tard par la défaite cuisante des mêmes troupes au pied de la capitale ifriqiyenne, cette dernière ayant probablement entraîné un morcellement et une redispersion des soutiens kharijites.[15] Quelle que soit la posture retenue, elle place le mouvement de Samgū dans une dynamique extrêmement conquérante du sufrisme maghrébin, en pleine affirmation face au califat de Damas mis en difficulté sur de nombreux fronts. Le Tafilalt, terre d'accueil de Samgū, est, sans remise en cause d'al-Bakri, considéré comme une terre abandonnée au pastoralisme, relativement hostile, dépourvue de richesses naturelles, où la densité démographique est des plus limitées, dans un contexte en dehors de tout cadre étatique ou autoritaire.[16] La fondation de l'État sijilmassien,

---

13. Nous remercions Cyrille Aillet et Maribel Fiero qui nous ont invité dans le cadre du colloque "L'ibadisme dans les sociétés islamiques médiévales: modèles politiques, formes d'organisation et d'interactions sociales" tenu à Madrid les 11-13 décembre 2012. C'est à l'occasion de cette rencontre que les premiers jalons de cette réflexion ont été posés.

14. Mellouki, "Sijilmāssa des origines," 55-59, 110; Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque*, 234, 240; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij* 48-49, 62.

15. Paul Love, "The Sufris of Sijilmasa," 177; Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque*, 235; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij*, 70, 77.

16. Mellouki, "Sijilmāssa des origines" 24, 55-59; Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque*, 209, 211, 217; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij*, 113.

quoique certainement idéalisée, comme le reconnaissent la plupart des historiens, marque le basculement de la région vers une structuration toute islamique et ouvre la porte à une ère d'expansion économique et politique.

La relecture attentive du texte d'al-Bakri, sans remettre en cause l'édifice historique récemment construit, invite à pousser plus loin la réflexion et à apporter un nouvel éclairage sur la question de la naissance du pouvoir sijilmassien. Tout d'abord, la personnalité et les motivations d'Abū al-Qāsim Samgū pourraient avoir été moins lisses que l'image jusqu'alors restituée. Même si sa participation en tant que figure des révoltes kharijites du second quart du VIII^ème^ siècle reste plausible, il convient de ne pas retenir uniquement des motivations prosélytes pour justifier la migration méridionale du personnage.[17] L'arrivée au Tafilalt, région très éloignée de l'épicentre soufrite maghrébin, pourrait avoir été motivée non par la perspective de la fondation d'un nouveau pôle religieux mais par un exil forcé, de nature politique ou sécuritaire, soit postérieur à la déposition de Maysara par ses propres troupes, survenue peu après la révolte de Tanger, soit consécutif à la défaite kharijite de 124/742 face à Kairouan. La piste du Sud n'est peut-être pas tant un choix délibéré qu'un pis aller imposé par des tensions de nature politique ou doctrinale entre meneurs des différents mouvements rebelles. Quant à la formation de jeunesse à Kairouan auprès de ʿIkrima, figure du kharijisme oriental, elle paraît peu probable. Sans même insister sur la remise en cause simple de la présence réelle de ʿIkrima en Ifrîqiya,[18] il reste peu vraisemblable que Samgū ait suivi des enseignements auprès du pieux personnage, pour une simple question de chronologie: Samgū s'éteignant sur le trône de Sijilmāsa en 167/783 et ʿIkrima réputé avoir été actif au plus tard à la fin du I^er^ siècle/dans le I^er^ quart du VIII^ème^ siècle, le Miknasī pourrait au mieux avoir rencontré enfant son guide spirituel mais il semble impossible qu'à cet âge, l'enseignement revendiqué ait porté les fruits dont se réclamait par la suite le souverain sijilmassien. Ainsi, cette filiation religieuse relève davantage de la construction hagiographique que d'une réelle transmission doctrinale directe et en cela participe certainement à la légitimation de l'autorité miknasî sur le Tafilalt, autorité assise pour partie sur le prestige de l'Orient et sa supposée pureté dogmatique.

17. Ici est exposée la posture historique aujourd'hui majoritairement retenue consistant à faire de Samgū et des Miknāsa des populations étrangères au Tafilalt et s'y établissant au moment de la fondation de Sijilmāsa. Une origine autochtone de Samgū est pourtant tout aussi plausible: cette piste de réflexion sera développée ci-après.

18. Charles Pellat, "Banū Midrār;" Joseph, Schacht, "ʿIkrima," *Encyclopédie de l'Islam*, vol. III (Leiden: Brill, 1971), 1081.

3. Réexamen du mythe de Samgū: hypothèse d'une structuration politique forte au Tafilalt avant Sijilmāsa

La "question noire" du premier gouverneur sijilmassien n'a été que peu analysée. Certes, comme déjà démontré par les historiens s'étant attachés à l'étude des premiers temps des Midrarides, ʿĪsā "le Noir" est rapporté être élu à la tête de la jeune communauté soufrite dans une perspective de légitimation du mouvement: car ce discours accrédite les Midrarides d'une exemplarité dogmatique et spirituelle incontestable puisqu'ils y respectent à la lettre les principes égalitaristes du kharijisme, sans immixtion des questions ethno-lingustiques dans les affaires religieuses.[19] Mais ce mythe dissimule certainement une autre réalité: celle qui, de manière beaucoup plus stratégique et pragmatique, voit le nouveau cercle de croyants contraint d'intégrer une structure de pouvoir préexistante dans la région, un pouvoir local, peut-être dans ce cas tenu par des populations noires, dont il était difficile de s'affranchir.[20] Dans l'hypothèse où Samgū serait étranger au Tafilalt, immigré de date récente dans la région, il n'est sans doute pas allé prêcher seul, au hasard, dans le désert, et en s'installant dans le Tafilalt, il fait le choix de rejoindre une implantation humaine déjà solide, donc politiquement certainement déjà structurée, quelle que soit la nature de cette organisation. Il convenait dès lors de se faire accepter auprès de cette société, peut-être choisie parce qu'elle présentait déjà des signes favorables d'ouverture à la nouvelle pensée socio-religieuse. Ce choix, dans le cadre d'une représentativité minoritaire, impose de respecter la communauté d'accueil et d'y distiller progressivement les nouvelles aspirations religieuses et politiques venues de l'extérieur sans pour autant renverser l'ordre établi, ce qui serait considéré comme un affront et représenterait une source potentielle de réponse violente. Maintenir en place un chef déjà reconnu localement participe à cette stratégie: elle garantit une paix sociale sans interdire une évolution des mœurs ou même un renversement plus radical du système de manière ultérieure. En s'effaçant devant ʿĪsā, ʿAbū al-Qāsim Samgū ne fait que maintenir en place l'autorité dont jouissait certainement déjà ʿĪsā auprès des siens, quelle que soit cette stature.[21] L'édulcoration de l'épisode fondateur de Sijilmāsa, qui fait des débuts de la ville un modèle parfait des aspirations kharijites, permettrait d'effacer une réalité beaucoup plus sévère: celle de croyants, minoritaires, isolés dans une communauté éloignée des grands centres islamisés, dans laquelle ils ne possèdent ni reconnaissance ni de surcroît d'autorité politique et où ils se

19. Abd al-Rāzik, *Al-khawārij,* 116; Ramzi, *Sijilmāsa à l'époque*, 243-244; Mellouki, "Sijilmāssa des origines," 55-59, 111.

20. Cette hypothèse a déjà été évoquée chez Abd al-Rāzik, *Al-khawārij,* 117.

21. ʿĪsā ne serait dans ce cas que le chef du "*conseil des quarante*"?

plient à un système (social, étatique, tribal) en place. Ainsi, Sijilmāsa n'est sans doute pas née du néant en structurant des communautés de pasteurs isolés sans attaches mais de la transformation progressive d'un pouvoir local déjà bien affirmé.

4. Réexamen du mythe de Midrār: la relecture de la parabole du forgeron à la lumière du contexte filalien

La seconde version de fondation de Sijilmāsa, faisant intervenir les révoltés cordouanais dans l'acte de naissance de la ville, de par son caractère improbable, a jusqu'à aujourd'hui été écartée du débat. Mais la relecture de ce texte apporte en réalité des informations de tout premier plan, très éclairantes, sur l'histoire de la ville et de son environnement régional. Ce texte n'a jusqu'à ce jour jamais été lu au regard de son contexte de production et c'est sans doute ce contexte qui représente la clé interprétative de cette production. C'est un mythe qui, comme la très grande majorité des informations portant sur l'origine de Sijilmāsa est tenu d'al-Warrāq par al-Bakri. Or al-Warrāq, né en 292/904, sans doute en Ifriqiya, et mort en 363/973 à Cordoue, exerçait son talent à la cour des Umayyades d'al-Andalus et composa à la fin de sa vie son propre *Kitāb al-Masālik wa al-Mamālik* pour le compte du calife al-Ḥakam.[22] Ce contexte intellectuel et politique pourrait justifier à lui seul l'omniprésence de Cordoue, et l'implication réelle ou fantasmée de Cordoue, dans bon nombre d'événements historiques survenus dans l'Occident musulman tels qu'ils sont présentés par al-Warrāq. Mais de manière encore plus précise, il convient de rappeler que c'est précisément sous le règne d'al-Ḥakam et sous celui de son père le calife ʿAbd al-Rahmān, que les Umayades étendent considérablement leur autorité au Maghreb, où ils s'opposent, dans leur quête de l'or africain, aux Fatimides, puis aux Zirides, leurs plus grands rivaux politiques. C'est ainsi qu'ils s'imposent d'abord à Fès puis en 366/976 à Sijilmāsa, dans les deux cas par l'intermédiaire de clans berbères Maghrāwa, eux aussi adversaires des Fatimides et fidèles partisans des califes de Cordoue. Cette volonté de mainmise cordouane sur Sijilmāsa, même indirecte, et la nécessité d'intégrer pleinement le site saharien à l'économie califale, pourraient justifier la production de ce mythe de fondation donnant à Cordoue une part non négligeable de responsabilité dans l'essor de la ville filalienne. Ce faisant, ce mythe connecte étroitement l'histoire des deux régions et en associe de manière indéfectible les deux destins, argument supplémentaire et solide pour justifier la conquête armée de ce bassin saharien, certes très éloigné, mais qui ne serait donc qu'un territoire légitime, et depuis très longtemps, du pouvoir cordouan. Il est à noter que Sijilmāsa

22. Claude Gilliot, "Al-Warrāq," *Encyclopedia of Islam*, vol. XI (Leiden: Brill, 2002),151.

n’est pas la seule cité à accorder dans ses mythes fondateurs un rôle important à Cordoue: le même procédé se reconnaît dans d’autres sites, et tout particulièrement à Fès, elle aussi objet des assauts umayyades, où le quartier des Andalous tiendrait précisément son nom d’une migration survenue au lendemain de la même révolte des Faubourgs et ayant permis de repeupler ce quartier. Même si la première mention de ce mythe fassi est plus tardive (XIVème siècle), il convient de noter que le quartier porte ce nom, même si la raison n’est pas explicitée, au moins depuis l’époque umayyade.[23] Reste toutefois à préciser qu’al-Warrāq, et al-Bakri après lui, ne font pas état de cette conquête Maghrāwa de Sijilmāsa dans leurs chroniques tout simplement parce que le premier de ces auteurs andalous était déjà mort au moment des faits. La construction du mythe de la fondation andalouse de Sijilmāsa est donc probablement antérieure à la conquête effective de la ville et en cela trouve bien sa justification dans l’élaboration d’un discours califal destiné à justifier les actions armées extérieures, qui plus est très lointaines, de l’État ibérique. Ce mythe de fondation de Sijilmāsa, dont la date d’écriture pourrait remonter aux débuts du califat, c’est-à-dire dès les années 930, et dont il n’est pas à écarter qu’al-Warrāq puisse lui-même en être l’auteur, doit donc être lu à travers le prisme de la politique expansionniste des Umayyades et considéré comme un outil de légitimation de cette politique, non comme un fait historique directement lié à l’histoire du Tafilalt. La migration de Midrār depuis Cordoue n’a donc aucun fondement historique et doit être écartée des réflexions portant sur l’émergence de Sijilmāsa. Mais cette conclusion ne doit pas pour autant priver l’historien de l’examen du second volet du mythe: celui du forgeron gagnant sa respectabilité politique grâce à son art.

Le mythe fondateur du forgeron a été systématiquement écarté de la reconstruction historique car il était considéré comme improbable: d’abord par al-Bakri l’auteur lui-même, qui invalide cette proposition mais l’expose tout de même pour une question de rigueur documentaire; ensuite par l’ensemble de la littérature historique du XXème siècle qui ne retient de cette remarque qu’une anecdote confuse et dépourvue de réelle substance historique.[24] La question de l’origine de ce mythe fondateur et de sa chronologie douteuse ayant été en partie éclairée, le thème même du forgeron reste à discuter. En effet, la fonction de forgeron n’est pas si anodine que pourrait l’être celle de commerçant ou encore de paysan. C’est une charge méprisée dans la culture islamique médiévale, tout particulièrement en Orient,

23. Évariste Lévi-Provençal, “La fondation de Fès,” *Annales de l’Institut d’études orientales* 4 (1938): 23-53.

24. Pellat, “Banū Midrār;” Mellouki, “Sijilmāssa des origines;” Ramsi, *Sijilmāsa à l’époque*, 231-233; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij,* 114.

où cette fonction dégradante, associée à l'impureté et à la malhonnêteté, relègue les forgerons au plus bas de l'échelle sociale. Attribuer cette filiation à une dynastie n'est ordinairement pas sans ternir le prestige d'un pouvoir pourtant en quête de reconnaissance politique.[25] Or cette même fonction ne recouvre pas les mêmes prescriptions, et ce semblerait-il dès l'époque médiévale, sur le continent africain et dans le domaine saharo-sahélien en particulier. Ici, quoique également soumis à certaines formes d'interdits et de mises à l'écart sociales, le forgeron est reconnu pour son savoir-faire et sa supériorité technologique qui lui permettent d'être étroitement associé au monde symbolique de nombreuses sociétés sahéliennes contemporaines et subactuelles. Cette forme de pouvoir communautaire lui confère des qualités, sinon de chef, du moins de sage, dont la position sociale est apparentée à une caste privilégiée.[26] Ainsi, la filiation forgeronne est à plusieurs reprises invoquée dans les généalogies de grandes dynasties ou lignages ouest-africains, y compris pour des périodes anciennes comme c'est le cas du royaume Sosso, au XII^ème^ siècle.[27] Sous cet angle nouveau, l'association du fondateur de Sijilmāsa avec un statut de forgeron trouve une logique évidente dès lors que l'émergence de la structure politique a pour contexte un environnement culturel plus africain qu'arabe, situation somme toute logique au VIII^ème^ siècle au sud des Atlas. Cette version historique rapportée par al-Bakri, totalement incompréhensible pour un auteur arabisé comme lui, renforce l'hypothèse d'un premier pouvoir autochtone à Sijilmāsa, fortement ancré localement, construit sur des stratifications sociales et des références politiques indigènes, moins que sur une idéologie orientale, le kharijisme, encore peu connue dans la région. Précision d'importance, al-Warrāq, né au Maghreb, a voyagé dans la région (sur la route qui le menait à Cordoue?) et sans doute même jusqu'à Sijilmāsa puisqu'il a consacré à cette cité une monographie spécifique dont on peut supposer, quoiqu'elle ait disparu aujourd'hui, qu'elle s'appuyait sur une expérience personnelle de l'auteur, pour que celui-ci estime être en mesure de rédiger un ouvrage entier sur ce sujet.[28] Al-Warrāq a en conséquence probablement été un témoin direct de cette ville, dans le courant du X^ème^ siècle, ce qui expliquerait qu'al-Bakri rapporte des détails architecturaux si singuliers au sujet de la muraille de la ville, dont l'archéologie prouve aujourd'hui qu'ils ont une réalité matérielle

25. Joseph Chelhoud, "Qayn," *Encyclopedia of Islam*, vol. IV (Leiden: Brill, 1978), 819.
26. Luc Heusch, "Le symbolisme du forgeron en Afrique," *Reflets du monde* 10 (1956): 57-70.
27. Germaine Dieterlen, "Contribution à l'étude des forgerons en Afrique occidentale," *Annuaire 1965-1966 de l'École Pratique des Hautes Études, Section des sciences religieuses* 73 (1964), 13; Nehemia Levtzion, *Ancient Ghana and Mali* (London: Methuen, 1973), 51.
28. Gilliot, "al-Warrāq," 151.

(voir ci-dessous). Cette visite éclairerait également la maîtrise fine que possède l'auteur andalou des listes dynastiques locales qu'il aurait pu consigner sur place, auprès des milieux informés. Cela justifierait enfin la connaissance de récits de fondation indigènes, se référant à des univers intellectuels locaux et non islamisés, aussi surprenant qu'ils puissent paraître auprès d'un lettré totalement arabisé comme al-Bakri. Ainsi, ce mythe du forgeron possède très certainement une fondation idéologique et sociale locale authentique – davantage que n'en véhicule la référence à Cordoue – et en révèle peut-être beaucoup plus sur le contexte réel d'émergence de l'État filalien, dans un milieu non orientalisé et sans doute pas même encore islamisé, que ne le font les références plus laborieuses à ʾIkrima ou à al-Andalus.

5. Panorama archéologique du Tafilalt: la confirmation d'un peuplement dense avant Sijilmāsa

Comme évoqué précédemment, la zone ayant vu s'implanter la ville de Sijilmāsa n'est à aucun moment décrite, ni chez les auteurs médiévaux, ni dans l'historiographie contemporaine, comme une région où aurait pu exister une quelconque forme, sinon étatique, du moins de pouvoir, avant la fondation de la ville. Le Tafilalt est, dans le sillage d'al Bakri, évoqué comme une vaste plaine offrant des pâturages favorables aux activités pastorales nomades mais au demeurant hostile et dépourvue de tout peuplement organisé ou de valorisation du territoire. Or, au regard de la démonstration précédente, il convient de ne pas écarter la possibilité de l'existence d'un pouvoir politique, quel qu'il soit, bien établi et structuré au Tafilalt avant la fondation de Sijilmāsa. De même, la présence d'une population sinon dense du moins non négligeable dans la région est une hypothèse à ne pas omettre. Plusieurs arguments archéologiques tendent à étayer cette option. Le principal d'entre eux est le nombre important de monuments funéraires préislamiques recensés dans le Tafilalt, c'est une trace très visible des occupations humaines précédant l'essor de Sijilmāsa. Aux portes des actuelles oasis du Tafilalt se dénombrent par centaines, si ce n'est par milliers, des aménagements funéraires dont la plupart sont des tumuli. Le secteur d'Erfoud, à une vingtaine de kilomètres au nord du tell archéologique de Sijilmāsa, est le seul à avoir fait l'objet d'études plus approfondies et de publications.[29] Ces sépultures ne sont malheureusement pas datées mais des structures morphologiquement comparables fouillées dans la région saharienne de l'oued

29. Jean Margat et A. Camus, "La nécropole de Bouïa au Tafilalt," *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 3 (1958-59): 63-74; Armand Ruhlmann, *Recherches de préhistoire dans l'extrême sud marocain*, fascicule 5 (Rabat: Publications du Service des Antiquités du Maroc 1939).

Noun ont pu être récemment rattachées avec certitude aux premiers siècles de notre ère, voire même aux premiers siècles de l'Islam.[30] Des sites d'habitat, malheureusement non datés mais assurément préislamiques, ont également été repérés dans différents points hauts de la plaine.[31] Les populations nécessairement associées à ces pratiques funéraires et à ces habitats étaient donc établies dans la région: c'est une situation au demeurant peu surprenante au regard des conditions hydrologiques favorables, le Ziz et le Gheris, oueds coulant au Tafilalt, étant jusqu'à une date récente des cours d'eau irrigués presque toute l'année.[32] Or de telles régions d'optimum environnemental au Sahara peuvent faire l'objet de regroupements démographiques lors des épisodes de péjorations climatiques, comme cela a été observé ailleurs au Sahara au tournant de l'ère.[33] Le Tafilalt a ainsi pu concentrer des populations, y compris sédentaires, bien avant la fondation de Sijilmāsa.[34] Il serait même possible d'aller jusqu'à envisager une société urbaine préislamique au Tafilalt, soutenue par l'essor d'une agriculture non irriguée en complément des ressources pastorales. Al-Bakri ne nous apprend-il pas que la ville de Ziz s'est progressivement vidée de ses habitants au profit de Sijilmāsa?[35] La ville de Ziz n'a certes jamais été localisée, et la plupart des auteurs s'accordent à la placer bien en amont du Tafilalt, dans les zones de plateaux du Haut Atlas. Mais cette localisation n'a jamais été confirmée par l'archéologie. Pour que Sijilmāsa ait eu une telle conséquence sur la démographie et le poids économique de Ziz, il convient d'envisager que cette dernière était implantée dans l'aire d'influence directe de la nouvelle cité, et sans doute bien plus près que ne le sont les hauts plateaux montagnards, géographiquement, économiquement, socialement bien distincts des systèmes oasiens.

---

30. Youssef Bokbot, Jorge Onrubia-Pintado, et Abdellah Salih, "Néolithique et protohistoire dans le bassin de l'Oued Noun (Maroc présaharien). Quelques données préliminaires," in *Actes du premier colloque de préhistoire maghrébine. Tamanrasset 5-7 novembre 2007* tome II (Alger: Centre National de Recherches Préhistoriques Anthropologiques et Historiques, 2011), 320.

31. Données inédites rassemblées par Chloé Capel dans le cadre de la préparation de sa thèse de doctorat.

32. Margat Jean, *Mémoire explicatif de la Carte hydrogéologique au 1/50000 de la plaine du Tafilalt*, Notes et Mémoire du Service Géologique, 150 bis (Rabat: Éditions du Service Géologique du Maroc, 1962), 32.

33. Sylvie Amblard-Pison, "Villages et territoires villageois néolithiques d'une zone refuge au Sahara méridional," in *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, éd. Georgia Kourtessi-Philippakis et René Treuil, (Paris: Publications de la Sorbonne, 2011), 169-179.

34. Les travaux réalisés par Chloé Capel ont démontré que la mise en place d'une agriculture non irriguée était possible dans ce petit périmètre saharien, et ce grâce au régime hydrologique très original de l'oued Ziz.

35. Al-Bakri, *Description de l'Afrique septentrionale*, éd et trad. Mac Guckin de Slane (Paris, 1965), 148, trad. 282. Voir manuscrit doctoral de Chloé Capel, "Sijilmassa et le Tafillet (VIII^{ème}-XVI^{ème} siècles)," 458-493.

Ainsi, l'État kharijite ne se serait pas développé *ex nihilo*, de surcroît dans un contexte aride et hostile, mais au cœur d'un foyer de peuplement déjà structuré socialement et économiquement, que l'impulsion prosélyte ait été le fait de populations Miknāsa venues des régions montagneuses plus septentrionales ou de groupes indigènes. Si le raisonnement est poussé encore plus loin, il est en outre possible de reposer la question d'un commerce, si ce n'est transsaharien du moins régional, à l'époque pré-islamique, dont la région aurait tiré, en plus de ses ressources agricoles, des revenus ou des avantages participant à la fixation humaine sur les bords du Ziz. Le pouvoir en place localement reposait ainsi peut-être également sur le contrôle de ces échanges, bien avant la mise en place des sociétés islamisées.

6. La construction politique de Sijilmāsa: une conséquence des grands événements régionaux?

La naissance de Sijilmāsa n'a été jusqu'à présent que trop peu corrélée avec les mouvements religieux et politiques qui recomposent la société du Maghreb au VIII^{ème} siècle. Or, la mise en perspective de l'émergence du nouveau pouvoir filalien avec l'histoire des États plus septentrionaux n'est pas sans offrir une meilleure compréhension des enjeux affrontés par la toute nouvelle cité. Si l'on retient la date de 140/757-58 proposée par al-Bakri comme date probable de la fondation de Sijilmāsa, cet événement suit de très peu la prise violente de Kairouan par les Warfajjūma, se réclamant du soufrisme. Ce fait d'armes mené au nom du kharijisme est beaucoup plus proche dans le temps que ne le sont la révolte de Tanger ou la Bataille des Nobles: l'essor de Sijilmāsa pourrait être ainsi considéré comme une forme de prolongement de cette nouvelle affirmation soufrite. Mais encore plus pertinente apparaît la relation suivante: de manière contemporaine est proclamé l'imamat ibadite de Tripolitaine, qui, renforcé à la suite d'une nouvelle vague prosélyte, commence la conquête de la région sous l'autorité d'Abū al-Khattāb. Ce dernier ne tarde pas à chasser les Warfajjūma de la capitale ifriqiyenne (safar 141/juin-juillet 758) dans une reprise de la ville qui marque l'acte fondateur de l'ibadisme occidental en unifiant politiquement, et pour quelques années, la Tripolitaine et l'Ifriqiya. Ainsi, l'ibadisme s'affirme désormais non seulement comme une branche dogmatique de l'islam en Afrique du Nord mais également comme un puissant mouvement armé et une réelle force politique face à l'entité abbasside de Kairouan, objectif que les mouvements soufrites n'ont pu jusqu'alors atteindre, exception faite peut-être des Būrghwāta atlantiques. Ainsi, cette victoire ibadite pourrait avoir constitué un facteur déclenchant dans l'organisation d'un pouvoir politique d'inspiration soufrite dans un territoire déjà intellectuellement acquis à cette branche de l'Islam mais désormais galvanisé dans sa structuration étatique par

l'émulation ibadite. La fondation de Sijilmāsa ne serait pas tant le reflet d'une histoire ascendante et triomphante du mouvement soufrite que celui d'une réaction d'orgueil, et de protection sans doute, face à la démonstration de force d'une entité rivale, mieux organisée et plus ambitieuse. Dans les mêmes mois est également proclamé l'imamat soufrite de Tlemcen qui participe à illustrer ce phénomène comparable de réponse en miroir, d'effet de symétrie, qu'incarne la réaction filalienne face aux revendications ibadites. En outre, la cristallisation de ce pouvoir méridional aurait pu bénéficier de l'afflux démographique soudain, sinon de Miknāsa, du moins de soufrites septentrionaux, mis sur les routes à l'issue des combats contre les forces de l'imamat d'Abū al-Khattāb et en quête d'une terre d'accueil. En renforçant ainsi le poids démographique des soufrites et de surcroît des populations allogènes dans le territoire filalien, la possible migration des années 140 participe à transformer les forces humaines en présence et, tout en préservant, provisoirement du moins, les autorités locales en place en les nommant à la tête du nouvel État, Sijilmāsa se prépare progressivement à un changement de régime.

La première rupture politique qu'annonce al-Bakri avec la destitution violente de ʿĪsā ibn Mazīd en 155/772 au profit d'Abū al-Qāsim Samgū coïncide également avec un événement majeur des mouvements ibadites et soufrites nord-africains. La gouvernance de 'Īsā s'est en grande partie tenue pendant une période de rapprochement progressif de tous les mouvements kharijites du Maghreb extrême, forces soufrites et ibadites confondues, suite notamment à la mise en échec de l'imamat ibadite, malmené par la perte de Kairouan en 144/761 et la mort d'Abū al-Khattāb peu après. Ce rapprochement, né des difficultés communes, culmine en 151/768 avec une coalition des forces pour le long siège, finalement malheureux, de Tubna disputée à la puissance abbasside. Le mouvement, même diminué à l'issue de ce revers, ne se démobilise pas et finit par reprendre Kairouan au califat en 154/771. Le degré d'engagement de Sijilmāsa dans ce processus n'est pas connu mais l'État filalien paraît s'être largement tenu à l'écart des agitations plus septentrionales, tandis que Tlemcen semble avoir représenté la principale force soufrite engagée. Toujours est-il que la destitution de ʿĪsā intervient peu de temps après la victoire kairouanaise (Kairouan sera finalement reprise quelques mois plus tard par les Abbassides), à ce moment d'apogée unitaire entre ibadites et soufrites favorable, en l'absence de luttes rivales et de menaces structurelles, à l'affirmation d'un clan, celui des Miknāsa, dont l'ascendance sur les instances de décision de Sijilmāsa devait se renforcer depuis quelques temps. Le moment était sans doute, en période de stabilité et de rayonnement intellectuel, propice à un renversement d'autorité, légitimée par la filiation orientale, réelle ou restituée, des Miknāsa, origines et filiations

désormais célébrées depuis les succès kharijites face au califat. Le paradoxe d'une résistance berbère face aux forces abbassides faite de référents religieux et intellectuels issus du monde oriental, a sans doute toujours tiraillé les pouvoirs kharijites de l'Occident musulman. Mais c'est certainement sur cette multiplicité des valeurs culturelles qu'a pu s'asseoir et se renouveler l'autorité des élites Miknāsa de Sijilmāsa face aux détenteurs autochtones des valeurs élitaires locales. Mieux, la chute finale de Kairouan aurait pu encore drainer vers le sud des populations allogènes vers le refuge kharijite que devait déjà représenter la ville – tout comme Tahert est né du déplacement de populations ibadites vers l'ouest après la chute kairouanaise - et numériquement renforcer encore plus la branche partisane de Samgū, au détriment bien sûr du pouvoir indigène, d'origine rurale et de surcroît peut-être noir. Dans ce contexte, la reconstitution de la filiation de Samgū avec ʿIkrima se comprendrait bien mieux, tout comme s'éclaire la mention chez al-Bakri de l'intervention directe d'Abū al-Khattāb à Sijilmāsa dans la procédure de destitution de ʻĪsā: cet événement reste peu probable du fait que la mort d'Abū al-Khattāb intervient une décennie avant la destitution du gouverneur noir mais il participe pleinement à une reconstruction hagiographique du mouvement et à son ancrage dans le référentiel oriental. Le changement de régime à Sijilmāsa, marqué par l'arrivée au pouvoir d'Abū al-Qāsim Samgū, entérine non seulement l'instauration d'un système héréditaire à la tête de l'État, mais également un basculement des valeurs identitaires et culturelles, tout en préservant le socle commun kharijite qui constitue le fondement de la création sijilmassienne.

7. Sijilmāsa, capitale du Tafilalt: l'hypothèse d'une ville nouvelle dans les premières années du IX^ème^ siècle

La date de 140/757-58, retenue pour la fondation de Sijilmāsa, désigne habituellement à la fois la date de structuration du pouvoir kharijite filalien et la date de construction de la ville. En effet, il est ordinairement retenu que la cité de Sijilmāsa, en tant que noyau urbain, a été bâtie sous la gouvernance de ʿĪsā, époque à laquelle se cristallise une première trame urbaine, encore anarchique, puis connaît un développement continu sous Samgū. Ce n'est qu'un demi-siècle plus tard, grâce à la volonté du troisième chef miknasi, Abū al-Muntaṣir al-Yasaʿ, second fils de Samgū monté sur le trône en 174/790-91, que la ville est entourée de murailles, permettant d'assurer la défense de la population dans une période où le souverain livre batailles pour l'expansion territoriale des possessions sijilmasiennes.[36] C'est en effet à al-Yasaʿ que l'on attribue la soumission du Draa, et de ses mines, dans le cadre d'une politique

36. Al-Bakri, *Description*, 148, 150, trad. 282, 286; Ibn al-Khatīb, *Aʿmāl al-aʿlām,* vol. III, 142.

beaucoup plus agressive du jeune État kharijite.[37] En plus des murailles, al-Yasaʿ passe pour avoir doté la ville d'une trame organisée en allotissant la cité, à l'image de Bagdad, selon un schéma tribal et donc pour avoir participé à la structuration urbaine du groupement humain.[38] En apportant à la ville des murailles et des quartiers fortement hiérarchisés, al-Yasaʿ confère à la cité un véritable statut de pôle politique, économique et culturel, où l'Orient reste omniprésent comme référent dans le processus d'affirmation de la ville filalienne.

Le décalage d'une cinquantaine d'années entre la date de fondation de la ville et la date de son emmuraillement n'a que peu été mis en exergue dans l'historiographie. Certes, un contexte militaire et territorial plus offensif peut justifier la mise en œuvre d'un système défensif pour la ville, tel que cela semble être le cas sous le règne d'al-Yasaʿ et sa politique expansionniste. Mais les menaces pesant sur Sijilmāsa étaient-elles suffisamment graves pour justifier de tels aménagements? La ville encourrait-elle un risque majeur d'attaque ennemie? D'un point de vue régional, rien n'est moins sûr: en effet, les états islamiques en pleine construction aux frontières du Tafilalt ne semblent pas mener de politique particulièrement agressive en direction de ce pouvoir méridional durant le règne d'al-Yasaʿ. L'État ibadite de Tahert, fondé aux alentours de 160/776, arrête rapidement une politique pacifiste de cohabitation à l'égard de son voisin soufrite avec lequel il est contraint de partager les mêmes routes commerciales vers le Sahara.[39] Cette entente diplomatique se concrétise par une alliance matrimoniale conclue par al-Yasaʿ et son contemporain ʿAbd al-Wahhāb, fils d'Ibn Rustum, en vue de marier Midrār, héritier du trône sijilmassien, à la sœur du roi de Tahert.[40] Ainsi, un temps du moins, les deux grands pouvoirs kharijites du Maghreb Extrême s'associent en une politique d'apaisement, qui au demeurant est commune à une partie du Maghreb en cette fin de VIII[ème] siècle. Tahert, et dans son giron la Tripolitaine, encerclent Kairouan, qui quoique reprise par les forces califales, demeure totalement isolée: est entériné un *statu quo*, une forme de paix, conclue peu de temps avant la mort d'Ibn Rustum aux alentours de 171/787-88, paix qui ne sera brisée qu'avec l'avènement aghlabide. A la même époque, c'est peut-être Fès qui constitue la principale menace pesant sur Sijilmāsa: quoique l'imamat d'Idrīs ait été proclamé dès 172/788-89, la progression territoriale des Idrissides vers le sud, ouvertement opposés aux pouvoirs kharijites environnants, ne se

37. Love, "The Sufris of Sijilmāsa," 180; Ramsi, *Sijilmāssa à l'époque*, 250-251; Mellouki, "Sijilmāssa des origines," 55-59, 114; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij,* 124.

38. Al-Bakri, *Description,* 148, trad. 282.

39. Ramsi, *Sijilmāsa à l'époque*; Mellouki, "Sijilmāssa des origines," 55-59, 151; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij,*138-141.

40. Al-Bakri, *Description,* 150, trad. 287.

fait jour que quelques années après l'avènement d'Idrīs II survenu en 187/803. C'est peut-être cette tension septentrionale qui pousse al-Yasaʿ hors du territoire habituel du Tafilalt avec une expédition sur le Draa: le but en serait de protéger des terres jusqu'à présent associées économiquement de manière tacite à Sijilmāsa en l'absence de tout autre partenaire viable dans la région. Mais la nouvelle ambition idrisside aurait pu menacer l'autonomie du Draa avec des conséquences désastreuses sur l'économie filalienne. Ainsi, cette expédition kharijite dans l'Atlas ne traduirait-elle pas, plutôt qu'une ambition expansionniste de l'État soufrite, une volonté de protéger, y compris fiscalement, un pré carré, pourvoyeur d'une grande partie des ressources minières de la ville? Si l'on retient cette hypothèse, il en apparaît en miroir que la politique sijilmassienne du début du IXème siècle ne révèle pas d'agressivité particulièrement exacerbée envers ses voisins mais plus exactement une crainte face à la possibilité de perdre des alliances salutaires dans une opposition avec la puissance idrisside. Les monnaies idrissides frappées à Ziz,[41] où que soit localisée cette ville, en 179/795, soulignent bien le déploiement de la sphère d'influence de Fès vers le sud avant même ses campagnes militaires et donc l'incapacité des Midrarides à contrôler un vaste territoire en dehors des zones sahariennes, ce qui contredit radicalement la description de la politique martiale d'al-Yasaʿ. De fait, ce sont davantage des menaces d'ordre économique que des intimidations de nature militaire qui semblent peser sur Sijilmāsa – tandis que le Sous fait pourtant l'objet d'expéditions idrissides entre 197/812 et 199/814-815 - et la justification de la construction de murailles à cette occasion souffre de quelques limites.

Une autre proposition est avancée ici. Le pouvoir idrisside n'est effectivement peut-être pas étranger à l'emmuraillement de Sijilmāsa mais pour d'autres raisons que celles de la menace militaire directe: la construction de la muraille est datée par al-Bakri de 199/814-815, soit certes exactement au moment de l'expansion territoriale idrisside. Mais cette date de 199/814-15 suit également une série d'événements dont le rappel n'est pas inutile: une quinzaine d'années auparavant, en 184/800, les Aghlabides nouvellement investis à Kairouan, érigent non loin de la capitale ifriqiyenne, la ville neuve et monumentale d'al-ʿAbbāsiyya, bâtie à la gloire du califat de Bagdad et de ses nouveaux représentants en Occident musulman, partant à la reconquête d'une suprématie idéologique et politique malmenée au Maghreb. Huit ans plus tard, quelques années après son accession au trône de Fès, Idrīs II formule une réponse explicite aux tentatives hégémoniques des Aghlabides en dotant sa propre cité d'une ville neuve nommée al-ʿAliya, en écho direct au titre de la nouvelle capitale ifriqiyenne, dans une logique d'escalade entre le

41. Daniel Eustache, *Corpus des dirhams idrisites et contemporains: collection de la Banque du Maroc et autres collections mondiales, publiques et privées* (Rabat: Banque du Maroc, 1970), 142.

pouvoir sunnite représentant le califat et le jeune État alide ambitieux. Au sud de l'Atlas, quatre ans plus tard, al-Yasaʿ aurait pu prendre part à cette surenchère architecturale afin de renforcer son autonomie politique, face à l'ambition des deux autres mouvements maghrébins. Ainsi, l'emmuraillement de Sijilmāsa se justifierait davantage dans un contexte d'émulation politique et dogmatique que dans le cadre d'une réelle menace militaire et territoriale. C'est précisément sous le règne de Yasaʿ que, aux dires d'al-Bakri, une réaffirmation officielle du soufrisme est encouragée par le palais.[42] Corrélé avec les propos d'Ibn Khaldūn, cette assertion d'al-Bakri se dote d'un sens nouveau, éminemment éclairant sur la position doctrinale de Sijilmāsa au IX[ème] siècle: Ibn Khaldūn est le seul en effet à rapporter que, sous le règne d'Abū al-Qāsim Samgū, le serment de vendredi (*khuṭba*) était prononcé au nom des califes abbassides et ce en dépit de l'indépendance revendiquée, tant politique que dogmatique, depuis la fondation de l'État filalien.[43] Cet élément semble traduire la réalité d'une politique prudente de Sijilmāsa face à Kairouan, corroborée par ailleurs par l'absence de preuves documentant l'engagement de la cité dans les grands mouvements armés kharijites du milieu du VIII[ème] siècle face aux forces califales.[44] Sous cet éclairage, la décision d'al-Yasaʿ au début du siècle suivant de "professer ouvertement les doctrines de la secte sufrite" - expression au demeurant assez énigmatique d'al-Bakri si l'on admet que le soufrisme était religion officielle depuis le début de l'histoire sijilmassienne - et le positionnement fort du souverain par rapport à Kairouan d'abord et Fès ensuite en commanditant la construction de murailles à Sijilmāsa, prennent sens. Il s'agit là d'un basculement politique majeur où al-Yasaʿ décide d'abandonner la *khuṭba* au nom des Abbassides pour affirmer pleinement l'indépendance du soufrisme sijilmassien. La logique d'exacerbation doctrinale devient évidente et ce n'est plus contre un pouvoir local ni même contre un dogme parent (l'ibadisme) que la cité se construit, mais en réaction à l'essor chiite et au retour orthodoxe au Maghreb. La (re)construction de la grande mosquée, également datée du règne d'al-Yasaʿ par al-Bakri, s'explique également parfaitement dans ce contexte de regain religieux.[45]

Une nouvelle hypothèse est avancée ici: il est proposé ici que les murailles érigées en 199/814-14 à Sijilmāsa viennent circonscrire non pas le noyau de peuplement en essor depuis le règne de ʿĪsā ibn Mazīd mais une ville nouvelle, une fondation totalement séparée, transplantée à l'écart de la ville

42. Al-Bakri, *Description,* 150, trad. 286; Ibn ʿIdhārī, *al-Bayān,* vol. I, 215; Ibn Khaldūn, *al-ʿIbar,* vol. VI, 130.
43. Ibn Khaldūn, *al-ʿIbar*, vol. VI, 172; Abd al-Rāzik, *Al-khawārij,* 120, 128-131.
44. Ramsi, *Sijilmāsa à l'époque*, 248.
45. Al-Bakri, *Description,* 148, trad. 283.

pionnière, et ce à l'image exacte d'al-ʿAbbāsiyya et d'al-ʿAliya. Al-Bakri fournit à ce propos un indice éloquent dans son texte, d'ordre lexical: à l'issue de la construction de la muraille, al-Yasaʿ se serait "transporté[46] / *irtaḥala ilayhā*" - et ce choix sémantique n'est sans doute pas anodin – vers la ville, ce qui suggère que les quartiers habituels du prince n'étaient précisément pas sur les lieux.[47] Est défendue ici l'hypothèse qu'al-Yasaʿ, plus que d'emmurer une ville pré existante pour la protéger d'un danger qui ne semble pas si immédiat, a décidé de construire une ville nouvelle, monumentale – et donc dotée de murailles, structurée et hiérarchisée – dans laquelle il transporte le centre symbolique de l'État et le centre du pouvoir. Ce faisant, il abandonne une cité dans laquelle il résidait jusqu'alors, peut-être de fondation plus ancienne que l'État sijilmassien lui-même, mais dont l'aspect anarchique, encore probablement rural et uniforme ne devait pas satisfaire les ambitions internationales du souverain.[48]

D'un point de vue archéologique, cette thèse trouve quelques appuis: en effet, le principal tell de Sijilmāsa se situe sur un affleurement rocheux qui constitue une butte naturelle, l'une des rares à dominer la plaine du Tafilalt, dont l'aspect est celui d'une vaste étendue limoneuse et plane (Fig. 3). A l'époque médiévale, le dénivelé constaté entre la ville et le reste de l'oasis était encore plus marqué mais a depuis lors été atténué par l'accrétion des sols de culture.[49]

46. Est reproduite ici la proposition de traduction du baron de Slane; Al-Bakri, *Description,*148, trad. 283.

47. L'expression "*intaqala ilayhā*" est employée chez Ibn Khaldūn, *al-ʿIbar*, vol. VI, 172.

48. Pour un développement de l'argumentaire soutenant cette thèse, voir Chloé Capel, "Sijilmāsa in the footsteps of the Aghlabids: the hypothesis of a ninth century new royal city in Tafilalt Plain (Morocco)." In *The Aghlabids and their Neighbors: Art and Material Culture in 9th-Century North Africa*, éd. Glaire Anderson, Corisande Fenwick et Mariam Rosser-Owen (Leyde: Brill, à paraître) et Chloé Capel, "Une grande hydraulique saharienne à l'époque médiévale: l'oued Ziz et Sijilmassa (Maroc)," *Mélanges de la Casa de Velázquez* (46) (1) (2016): 139-165.

49. Jean Margat, "Note sur la morphologie du site de Sijilmassa (Tafilalt)," *Hespéris* XLVII (3-4) (1959): 255.

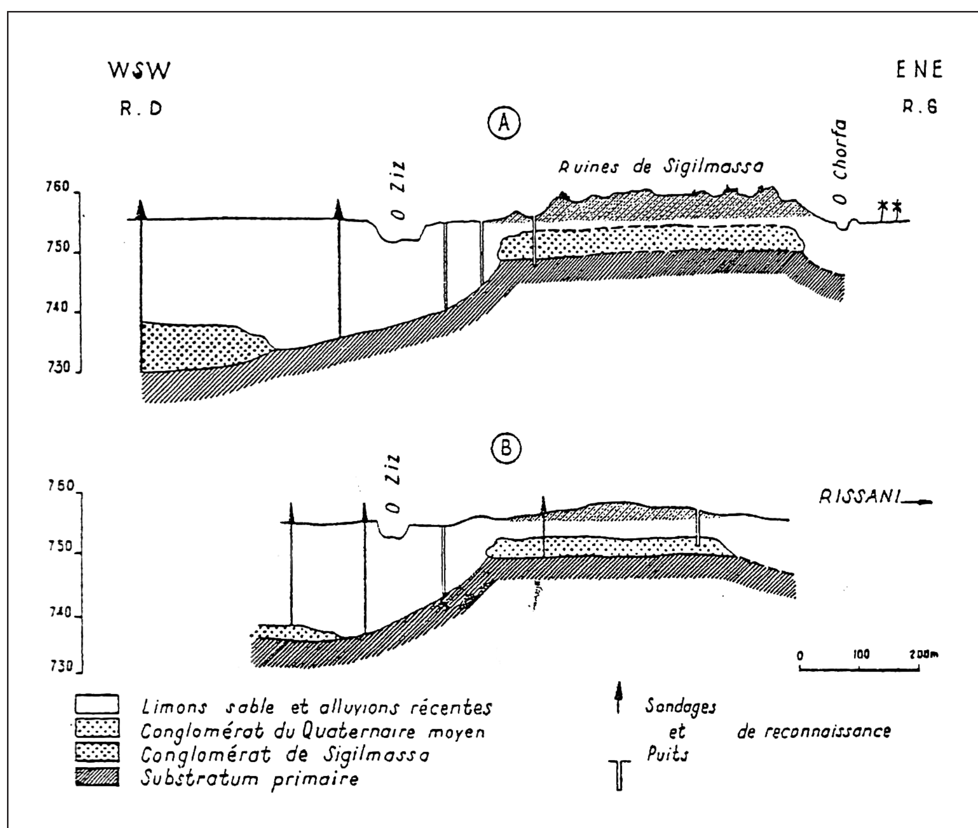


Figure 3: Schémas en coupe du profil géologique du substrat sous le tell archéologique de Sijilmāsa: A – au niveau de la "citadelle" (moitié nord du site); B – au niveau de la route asphaltée (entre du site) (source: Jean Margat, "Note sur la morphologie du site")

Cette position topographique comprend des avantages stratégiques évidents d'un point de vue militaire (surveillance des alentours, défense naturelle) et agricole (noyau de peuplement en dehors des zones irrigables et cultivables) mais des considérations symboliques justifient certainement également cet emplacement: une domination physique du paysage, une importante visibilité des alentours participent aux effets maniéristes de mise en valeur de la cité. L'étymologie du toponyme Sijilmāsa – "dominant les eaux" – traduit bien cette position surélevée[50] et c'est peut-être à l'époque d'al-Yasaʿ que la ville midraride adopte ce nom, éminemment lié à sa (nouvelle?) position topographique. Les travaux du MAPS permettent de mettre en évidence plusieurs systèmes de murailles à Sijilmāsa mais en l'état actuel de l'étude, aucun ne semble pouvoir être attribué avec certitude à l'époque midraride. Le principal système, et le mieux conservé aujourd'hui, est celui d'époque alaouite, construit en pisé, qui enceint la zone haute du tell, dite de la citadelle. Il représente une réduction tardive du périmètre urbain

50. Larbi Mezzine, "Sur l'étymologie du toponyme Sijilmāsa," *Hespéris-Tamuda* XXII (1984): 24.

médiéval. Un autre important système de murs a été mis en évidence par l'archéologie tout le long du Ziz, et quoiqu'il n'ait pas été fouillé sur toute sa longueur, il a été identifié sur plus de 2500 m, sur un axe nord-sud, bordant la ville le long du cours d'eau (fig. 4).



Figure 4: Dégagement superficiel de la ligne de digue d'origine midraride protégeant la ville de Sijilmāsa de l'oued Ziz (à gauche) réalisé par Lahcen Taouchikht en 1990 (cliché archives du MAPS – 1992)

Plus ancienne que la muraille alaouite, cette muraille "fluviale", également en pisé, a été entretenue pendant plusieurs siècles – en témoignent au moins deux phases de construction – et côtoie plusieurs niveaux d'occupation dont le plus ancien repéré est antérieur au XII^{ème} siècle. Il n'a toutefois pas été possible, par le simple recours à l'étude du mobilier ou l'obtention de datations absolues, de préciser la date de construction de cette structure. S'il est ainsi difficile d'établir une attribution midraride à cette muraille, il demeure que la construction en question présente un aspect surprenant dans un contexte défensif: les murs ne dépassent pas à leur sommet 80 à 100 cm d'épaisseur (contre 1,5 à 2 m pour la muraille alaouite), et ce qui avait été identifié comme "tours" par le MAPS s'apparente davantage à des redents de la maçonnerie qu'à de véritables bastions épaulant des courtines (Fig. 5).

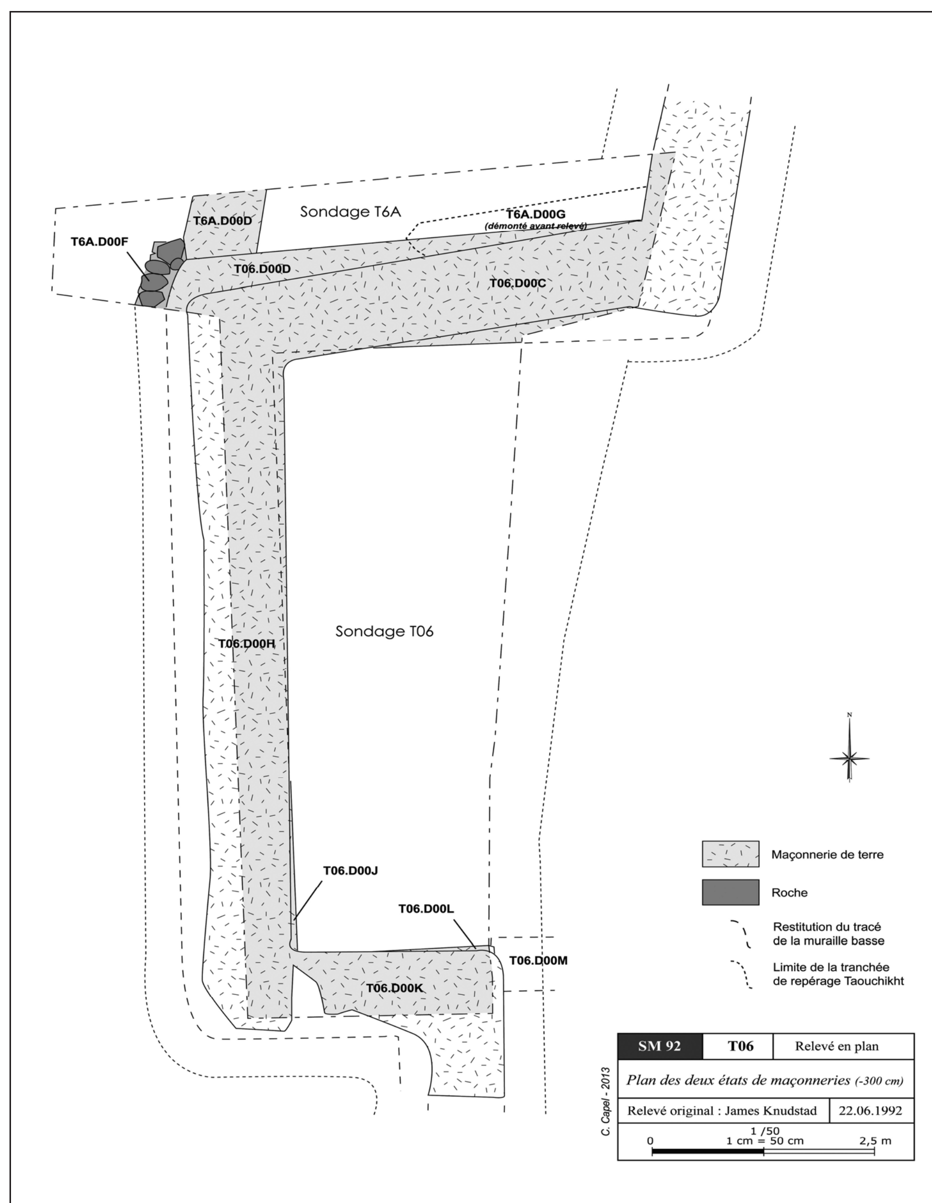


Figure 5: Relevé en plan d'une portion de la muraille-digue, dans ses deux états successifs, fouillée sur la rive orientale du Ziz: apparaît un des redents de maçonnerie qualifiés de "tower" par le MAPS

Ces décrochements simples devaient, vu de l'extérieur, prendre l'aspect de massifs pleins, mais il ne s'agissait que de renfoncements en creux ménagés à l'intérieur de la muraille, sans système défensif associé (planchers, meurtrières). La pertinence poliorcétique d'un tel aménagement en paraît dès lors limitée et de fait, cette muraille mise en évidence sur les bords du Ziz est une installation plus symbolique que réellement protectrice dans un contexte

militaire. En réalité, l'emplacement et la morphologie de cette muraille permettent d'avancer avec une très bonne certitude qu'il s'agit là, non pas d'un mur de défense militaire, mais d'une digue de protection contre les crues du Ziz. Cette fonction a été confirmée par la découverte en fouille à la fois de systèmes de soubassements parementés en moellons protégeant les faces extérieures – et celles-là seules – de ces constructions, et de niveaux d'inondation venant s'appuyer contre le parement extérieur – et celui-là seul – de ces structures. Une telle attribution constitue un indice de datation supplémentaire: il est en effet difficile d'envisager l'existence de la ville de Sijilmāsa au bord du dangereux Ziz sans la protection offerte par cette digue et il est donc très probable que cet aménagement date de la fondation midraride de la cité. Le texte d'al-Bakri pourrait confirmer, et même affiner, cette datation: lorsqu'il rapporte la construction de la muraille de Sijilmāsa à l'initiative d'al-Yasaʿ, ne précise-t-il pas que cette muraille, remarquable dans sa conception, est dotée, de manière suffisamment originale pour être consignée, de puissants soubassements en moellons? Il s'agirait là d'une description fidèle non pas de la "muraille" de Sijilmāsa, mais de sa digue, monument si impressionnant qu'il a marqué l'esprit des visiteurs. Le témoignage direct d'al-Warrāq est sans doute à l'origine de cette mention très précise dans le texte d'al-Bakri et éclairerait la raison de la qualité de ce témoignage. L'archéologie viendrait alors pour la première fois corroborer le récit sijilmassien d'al-Bakri. Cette structure, datée de 199/814-815 par l'auteur andalou, pourrait donc permettre également de dater l'installation de la ville à cet emplacement. Elle soutiendrait l'hypothèse d'une ville nouvelle érigée dans les premières années du IX^{ème} siècle.

8. Sijilmāsa, ville du haut Moyen-Âge: premiers vestiges archéologiques de l'époque midraride

A quoi ressemblait la Sijilmāsa des siècles midrarides? Cette question n'offre pas de réponse aisée dans la mesure où l'archéologie aurait encore beaucoup à faire pour apprécier les niveaux archéologiques anciens, encore aujourd'hui très peu étudiés, et proposer une restitution globale de ce site très vaste. Mais en dépit du caractère assez réduit, en termes de superficie, des fouilles du MAPS, la stratégie de multiplier des petits sondages de 15 m² en moyenne, disséminés dans de nombreux endroits différents du site, a permis, à défaut de peindre un tableau d'ensemble précis de la ville, d'acquérir une

vision globale du gisement et de constituer une première grille analytique éclairante.

La trame urbaine de Sijilmāsa est en premier lieu structurée par l'emplacement de l'oued Ziz, au bord duquel et le long duquel la ville est établie, sur sa rive orientale. Cette organisation générale est encore perceptible aujourd'hui dans les ruines du site archéologique qui forment une étroite mais longue bande de vestiges, encore très sensibles en surface. La ville médiévale est ainsi implantée tout en longueur, se développant entre 100 et 400 m de large le long de l'oued Ziz sur *a minima* 2000 m, distance sur laquelle sont lisibles en surface des vestiges archéologiques de grande densité formant le tell archéologique principal et sur laquelle a également été reconnue la digue bordant le Ziz. Mais la ville pourrait avoir connu, du moins à certaines périodes de son existence, une étendue beaucoup plus importante comme en témoignent les indices archéologiques récoltés, de manière diffuse, sur le terrain entre le *qsar* Mansūriya, au nord du tell archéologique, et le *qsar* Grinfoud, au sud du tell, séparés par une distance d'environ 5,5 km. L'ensemble du gisement archéologique représente ainsi une superficie totale de 380 hectares qui peut être réduite à environ 130 hectares pour le seul tell archéologique (Fig. 6).

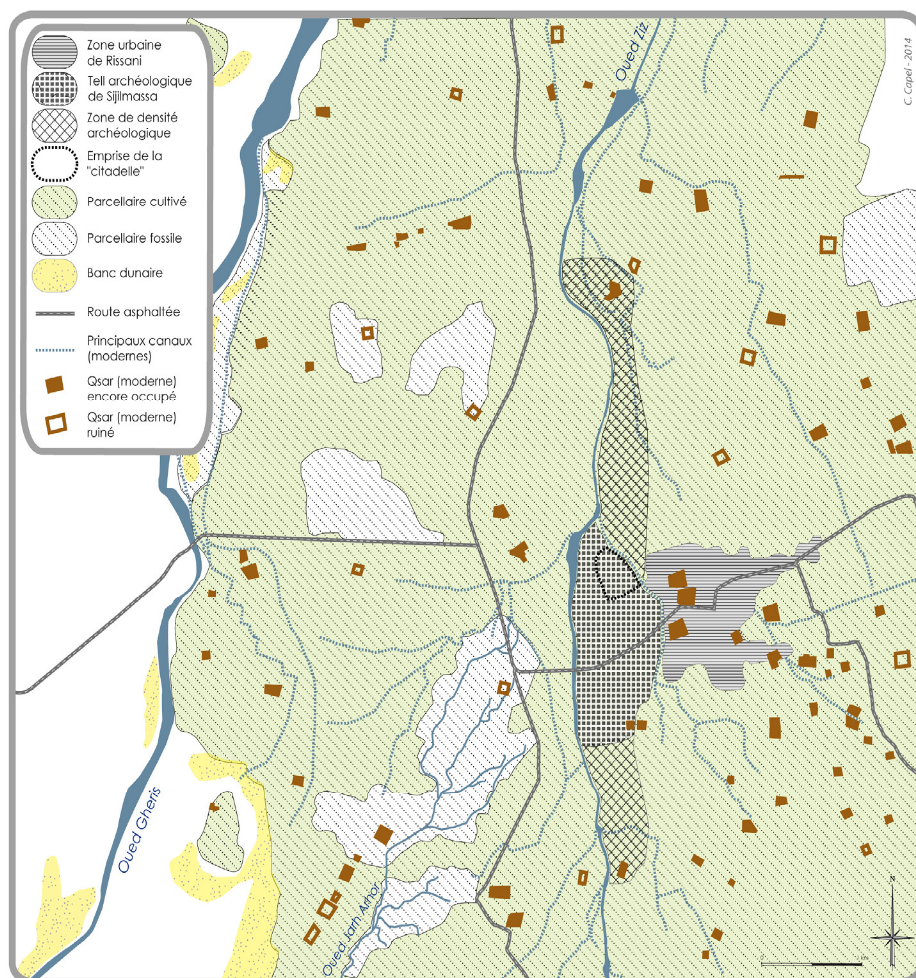


Figure 6: Plan de localisation du principal gisement archéologique de Sijilmāsa

Il semblerait toutefois plausible que ce vaste périmètre archéologique se soit formé progressivement, par élargissement périodique, au cours des siècles d'histoire de la ville et que la Sijilmāsa fondée par les Midrarides n'ait certainement pas connu, dès ses premiers temps, cette immense superficie. La morphologie linéaire du site de Sijilmassa est conditionnée, comme l'ont démontré les sondages géologiques de Jean Margat,[51] par la volonté de ses fondateurs de s'adapter le plus possible à la forme de l'affleurement rocheux qui émerge ici de la plaine sur environ 2000 m de long et 300 à 600 m de large selon les secteurs: ces dimensions correspondent pleinement aux dimensions du tell archéologique principal et permettent d'avancer que c'est pour placer entièrement la cité en dehors des zones inondables qu'elle respecte cette implantation très particulière. En outre, cette position surélevée

51. Jean Margat, "Note sur la morphologie du site de Sigilmassa (Tafilalt)," *Hespéris* XLVII (3-4) (1959): 255-256.

n’est pas, comme souligné plus haut, dépourvue de charge symbolique: elle participait ainsi certainement à la mise en place d’un discours architectural visant à asseoir le prestige des autorités de la cité et donc des Midrarides.

Les travaux archéologiques du MAPS confirment la réalité de cette position géographique originale. La carte topographique du site qu’il a été possible de dresser, à partir des relevés établis par l’équipe américaine, même si elle ne reflète pas directement la morphologie originale de la ville lors de son installation sur la butte conglomératique mais celle de son abandon, tend à souligner la même disposition (Fig. 7).

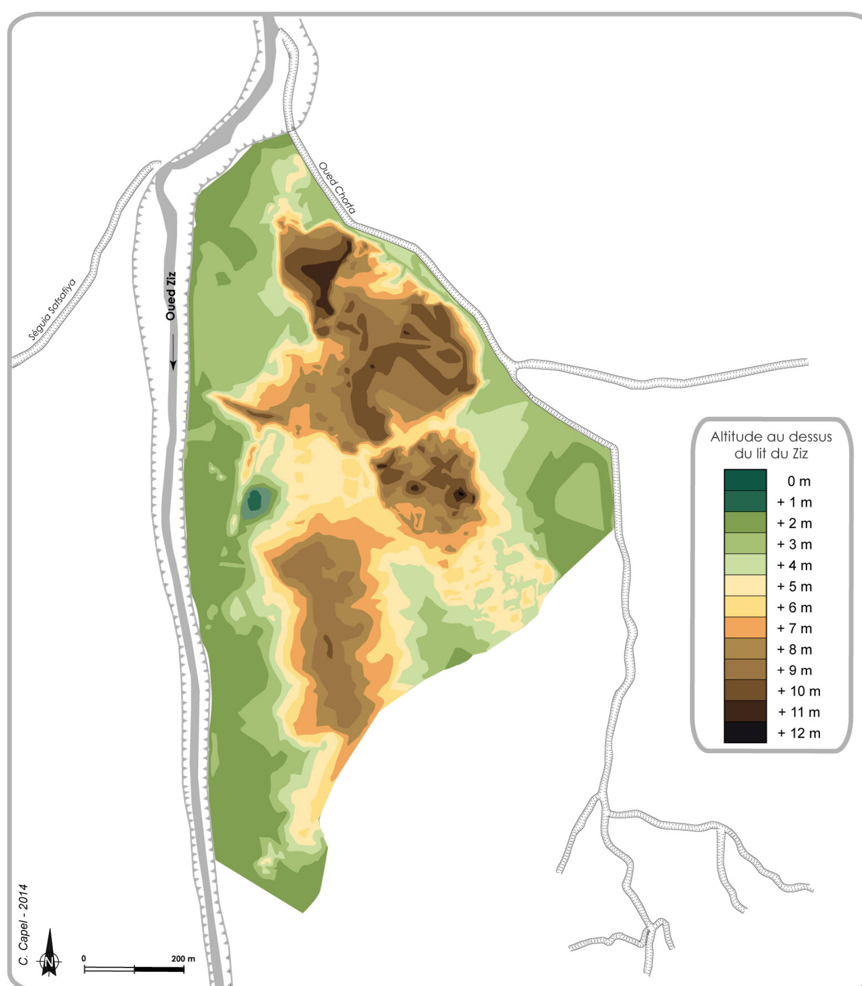


Figure 7: Carte topographique de la moitié nord du gisement archéologique dans son état d’abandon (Chloé Capel d’après des relevés du MAPS)

Dans la moitié nord du tell, la seule à avoir été relevée, se dressent trois éminences distinctes plaçant les vestiges situés à leur sommet à une hauteur comprise entre 10 et 12 m au dessus du niveau du lit du Ziz. En

recoupant ces informations avec celles des puissances stratigraphiques documentées dans les quelques 63 sondages menés par le MAPS sur toute l'emprise du site, il semblerait que cette configuration, autour de trois buttes principales (*a minima* car la configuration de la moitié sud du tell n'a pas été documentée), soit assez comparable à celle de la ville des premiers siècles midrarides: la principale butte, et la plus haute, qualifiée de citadelle par le MAPS, en limite nord du site – là où aujourd'hui se dressent encore les ruines les plus récentes de la ville – culminait, du moins sur son rebord sud (là où les sondages ont été menés), à environ 8 à 9 m au dessus du lit du Ziz; au sud-est, une seconde butte, qui s'abaisse progressivement vers le sud et se prolonge bien au delà de la zone relevée dans cette direction, s'élevait originellement, sur son front nord, aux alentours de 7 m au dessus du lit du Ziz; la troisième éminence, le long du Ziz, culminait originellement aux environs de 6 mètres. Dans tous les sondages menés dans les parties hautes de ces buttes et où les premiers niveaux d'occupation ont été atteints et datés, c'est-à-dire sur la butte de la citadelle et dans le quartier le long du Ziz, l'intervalle chronologique fournit par les mesures sur ^{14}C couvre une période allant de la fin du VII^{ème} siècle à la fin du IX^{ème} siècle. La phase de rénovation de ces aménagements n'est quant à elle pas datée postérieurement au X^{ème} siècle (Fig. 8).

US	Contexte stratigraphique	Phase	Nature	Fiabilite	Datation BP	Datation AD (2σ)	Pic de probabilite
T21A.D055	Rejets, négatif sur sol	IA	Charbon	Moyenne	1260 +/- 70	648 - 947	648-899 (93 %)
T21A.D062	Remblai	IB	Charbon	Moyenne	1410 +/- 100	413 - 863	412-778 (92,3 %)
T38.D017	Mortier de sol	IIB	Charbon	Très bonne	1190 +/- 70	682 - 981	-
T41.D013	Bois archi en dest.	I	Bois	Bonne	1280 +/- 40	657 – 864	657-778 (87,4 %)
T50.D014	Foyer	0/I	Charbon	Très bonne	1270 +/- 50	660- 876	-
T52.D017	Foyer	I	Charbon	Très bonne	1230 +/- 40	683 - 887	-

Figure 8: Tableau de synthèse rassemblant toutes les datations fiables en relation avec les premiers niveaux d'occupation et leurs niveaux d'entretien du tell archéologique principal de Sijilmāsa. Les numéros de phase sont propres à chaque sondage et ne présentent pas d'harmonisation entre eux (d'après des échantillons prélevés par le MAPS, mesurés par Bet Analytic et calibrés par OxCal v4.2.4 (Bronk Ramsey 2013, r:5 IntCal13 atmospheric curve, Reimer et al. 2013).

Cette datation permet de confirmer assez sûrement que le site de Sijilmāsa est entièrement médiéval et qu'il n'est pas établi sur un site de peuplement remontant à la protohistoire ou à la période antique. Dans le quartier de la butte sud-est, les niveaux les plus anciens – qui n'ont pas été fouillés - sont antérieurs au XI^{ème} siècle, datation obtenue sur les derniers sols dégagés en fond de sondage, à 120 cm au dessus du sol vierge, ce qui suggère également une datation midraride des toutes premières occupations sur cette colline. Ainsi, dès ses premiers siècles d'émergence, et très rapidement, la ville de Sijilmāsa s'est développée en un centre urbain très étendu (*a minima* 600 m de long) et, comme le montrent tous les sondages effectués sur ces quartiers hauts, également de manière très dense, avec toutes les caractéristiques habituelles d'un site urbain contracté (voirie, planification architecturale, réseau d'assainissement, latrines privées…), reconstruit à plusieurs reprises au même endroit, à l'image des médinas historiques des grandes villes maghrébines. Cette conclusion s'oppose à l'hypothèse avancée par les travaux du nouveau programme archéologique initié en 2012 sur le site, que nous ne partageons donc pas, faisant état "d'une ville qui ne se serait pas développée par accumulation verticale mais par déplacement, qui n'aurait pas rebâti *sur* ses ruines mais *à côté* de ruines elles-mêmes mises en carrière au cours du temps, qui n'aurait pas privilégié la densité mais la multipolarité."[52] Il convient toutefois de nuancer notre propos et de préciser que si Sijilmāsa s'est effectivement présentée durant toute l'époque médiévale sous la forme d'une ville dense et perpétuellement rebâtie sur ses propres ruines, ce processus n'exclut pas d'une part l'existence d'autres sites d'habitat médiévaux ailleurs dans l'oasis (comme d'ailleurs le montre très bien, sans recours à l'archéologie, l'examen attentif des sources médiévales)[53] et ne signifie d'autre part pas que la ville s'est développée de manière homogène: en effet, au sein de son périmètre urbanisé, alors que les éminences de la butte conglomératique de Rissani étaient continuellement occupées, les parties basses du site n'ont pas attiré, jusqu'à une date tardive, de structures d'habitat. Dans tous les sondages effectués dans ces zones basses, les plus anciens niveaux anthropisés sont des niveaux de dépotoir indiquant que ces secteurs étaient réservés à des activités en marge du tissu urbain: dans une partie de ces secteurs, les ordures s'accumulaient en masse, parfois sur plusieurs mètres de haut. L'occupation des sols a donc été très disparate au

52. Fauvelle-Aymar, Erbati et Mensan, "Sijilmāsa: cité idéale, site insaisissable? Ou comment une ville échappe à ses fouilleurs," *Les Études et Essais du Centre Jacques Berque* 20 (Avril) (2014): 14.
53. Et notamment de la toponymie médiévale, souvent préservée jusqu'à nos jours, voir la thèse doctoral de Chloé Capel, "Sijilmassa et le Tafillet," 407, 604, 649-654.

sein de la ville et la raison en est certainement le caractère inondable des espaces situés dans les aires de débordement du Ziz. Ainsi, en dépit de la présence d'une digue de protection destinée à contrer les crues de l'oued, les zones inondables n'ont pas été immédiatement construites et, quoique imbriquées dans les zones urbanisées, elles n'ont pas été mises en valeur.

L'aspect précis des différents quartiers de Sijilmāsa ne peut être aujourd'hui restitué, faute de données. Mais les fouilles du MAPS, très localisées, ont permis de mettre au jour plusieurs ensembles architecturaux, majoritairement dédiés à l'habitat. Dans le secteur de la citadelle ont été découvertes deux constructions, dont seuls quelques mètres carrés ont pu être fouillés – en raison de la stratégie de fouilles adoptée en sondages réduits – révélant des aménagements soignés laissant entendre un statut social privilégié des habitants. Ces constructions ont été identifiées comme des maisons et prouvent l'existence, sinon de grandes demeures, du moins d'un habitat d'élite, au cœur de la trame urbaine. Cette assertion pourrait s'accorder avec la description d'al-Bakri qui évoquait de belles maisons entourées de jardins au sein même du périmètre urbain de Sijilmāsa. La maison qui demeure la mieux documentée se situe sur le rebord sud du plateau de la citadelle: cet édifice, en partie dégagé seulement, présente un plan à cour sur laquelle s'ouvrait, par une baie géminée, une pièce tripartie à alcôves et sans doute également d'autres pièces disposées autour de cet espace à ciel ouvert. Au dos de ce premier bloc, une seconde cour, un peu plus vaste, pourrait se situer au cœur d'une zone vouée aux activités domestiques, avec foyers et espaces de travail (Fig. 9).

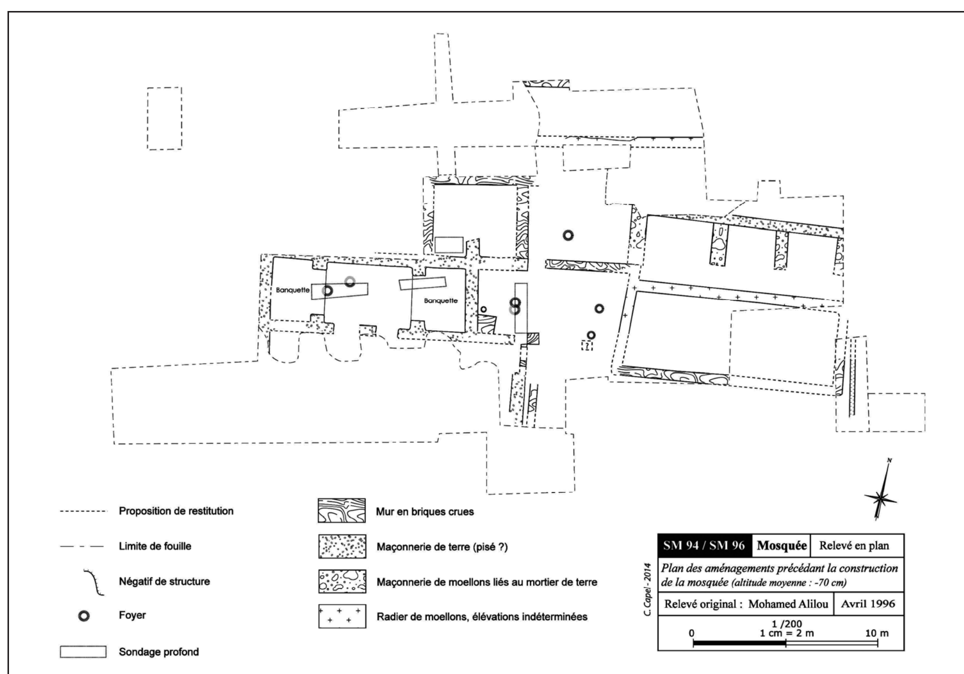


Figure 9: Plan de la structure domestique midraride dite “maison à alcôves” (d’après les relevés du MAPS)

La lecture de cette structure demeure difficile car perturbée par plusieurs fosses de rejets postérieures et endommagée par les constructions immédiatement établies sur ses ruines. Il est ainsi délicat de pousser plus loin l’interprétation de cette maison. Elle est néanmoins formellement datée par ^{14}C des VII^{ème}-X^{ème} siècles, donc de l’époque midraride, qu’il est proposé de réduire, au regard de la démonstration précédente au sujet de la refondation de la ville du début du IX^{ème} siècle, aux seuls IX^{ème}-X^{ème} siècles. Les fosses de rejets, creusées à l’occasion des constructions plus tardives, contenaient de nombreux matériaux de destruction provenant des élévations de cette maison ancienne. Plusieurs fragments de plâtres peints y ont été recensés, tombés du dernier état de rénovation de cet édifice, assez sûrement datable quant à lui du courant du X^{ème} siècle: ils sont les premiers à témoigner d’un art du décor architectural midraride. Dans la seconde maison, située à une cinquantaine de mètres à l’ouest de la première, mais dont le plan n’est pas connu puisque seuls quelques mètres carrés de cet espace ont été inclus à un sondage, les mêmes types de fragments de plâtres décorés ont été mis au jour dans les mêmes niveaux de destruction. En nombre beaucoup plus important, ils permettent de préciser les grandes caractéristiques de ces productions et confirment une homogénéité stylistique et une conception sans doute contemporaine de ces deux programmes décoratifs. L’étude de ces plâtres souligne le caractère éminemment original de ces panneaux peints au regard des autres productions de décor architectural de l’Occident musulman à la

même époque (mosquée de Cordoue, minbar des Andalous, ribat de Sousse etc.). Très fragmentaires, ces panneaux sont faits de motifs géométriques angulaires, de bandeaux perlés et de pseudo-rosaces, où les motifs végétaux sont notoirement absents, à l'exception de quelques demi-palmettes très stylisées. Les compositions, réalisées en un trait fin bleu sur le fond clair des supports, parfois rehaussé de quelques touches plus colorées (jaune et rouge principalement), privilégient les tableaux cernés de bandeaux à l'intérieur desquels se développent des tapis de motifs, souvent agencés de manière juxtaposée, imbriquée ou concentrique (Fig. 10).

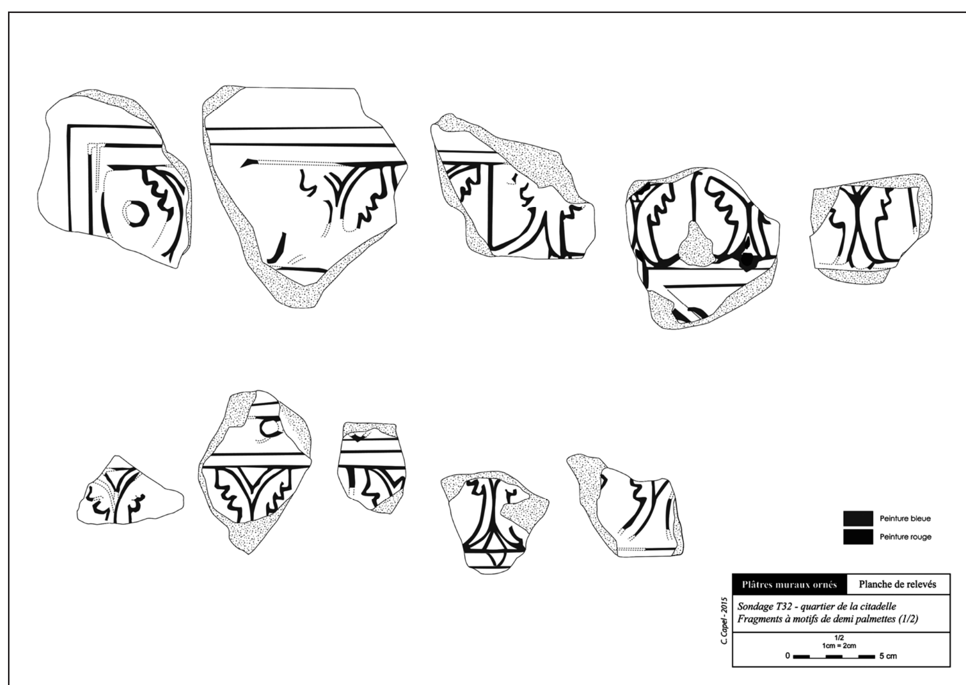


Figure 10: Planche de relevé de quelques fragments de plâtres décorés d'époque midraride (conservation au Centre d'Études et de Recherches Alaouites, Rissani - Chloé Capel)

Plusieurs fragments se distinguent des autres par le recours à un décor épigraphique mettant en œuvre des inscriptions coraniques à la graphie géométrique à trait double et par une facture légèrement différente de celle des autres types de motifs: cette différence est sans doute le fait d'un artisan lettré spécialisé dans ce type de décor. Ces compositions épigraphiques prenaient place au milieu des panneaux à motifs géométriques dans des cercles laissés vierges et spécifiquement dédiés à cet usage. (Fig. 11).

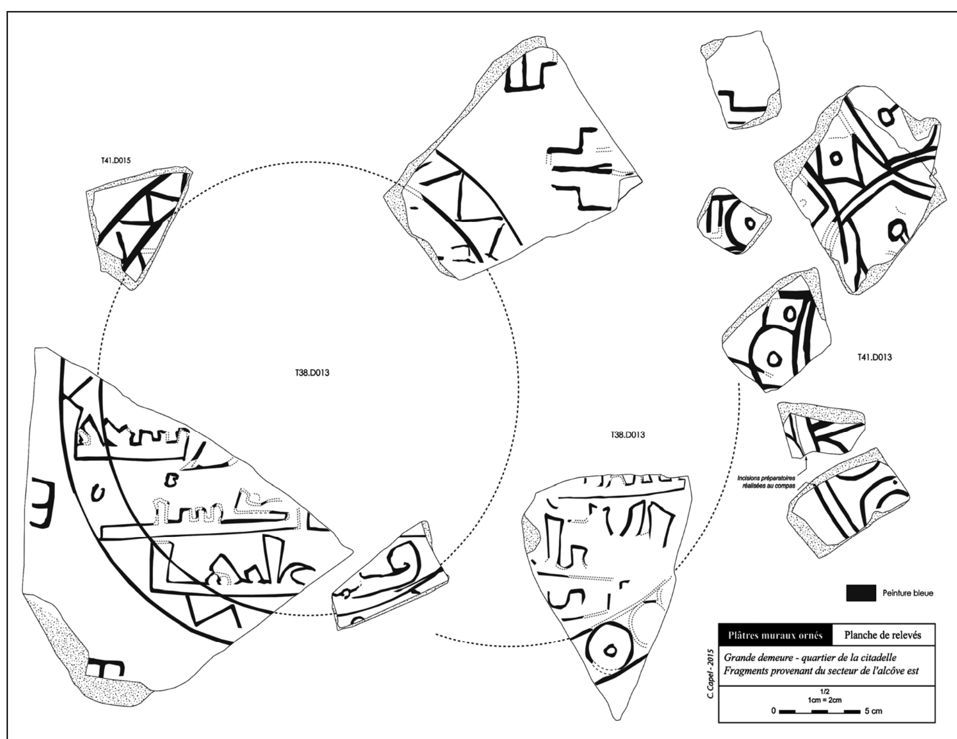


Figure 11: Planche de relevé de quelques fragments de plâtres décorés, dont certains épigraphiés, d'époque midraride (conservation au Centre d'Études et de Recherches Alaouites, Rissani - Chloé Capel)

L'originalité stylistique de ces décors suggère un isolement artistique de la ville de Sijilmāsa, notamment au regard du monde méditerranéen, et ce en dépit de ses nombreuses connexions économiques. Un ultime élément de décor s'avère également unique, et dans un état de préservation exceptionnel: il s'agit d'un panneau en bois peint également extrait des fouilles de la maison à alcôves. Ce panneau, de cinquante centimètres de long, est un fragment d'un décor probablement plus grand où se développent des registres de carrés sur pointe et de cercles enfermant des motifs losangiques et triangulaires et cernés par des bandes de chevrons, le tour se déployant en un tapis continu d'ornements. Les éléments sont peints à l'aide de traits fins noirs soulignés par des plages de couleur claire (beige? jaune? blanc?) se détachant du fond brut de la planche de bois. Le contexte d'utilisation de ce panneau était probablement celui d'un plafond venant surmonter les alcôves de réception, entièrement peintes sur leurs murs par les décors précédemment décrits. Il n'a pas non plus été trouvé d'équivalent artistique à ce plafond de Sijilmāsa (Fig. 12).

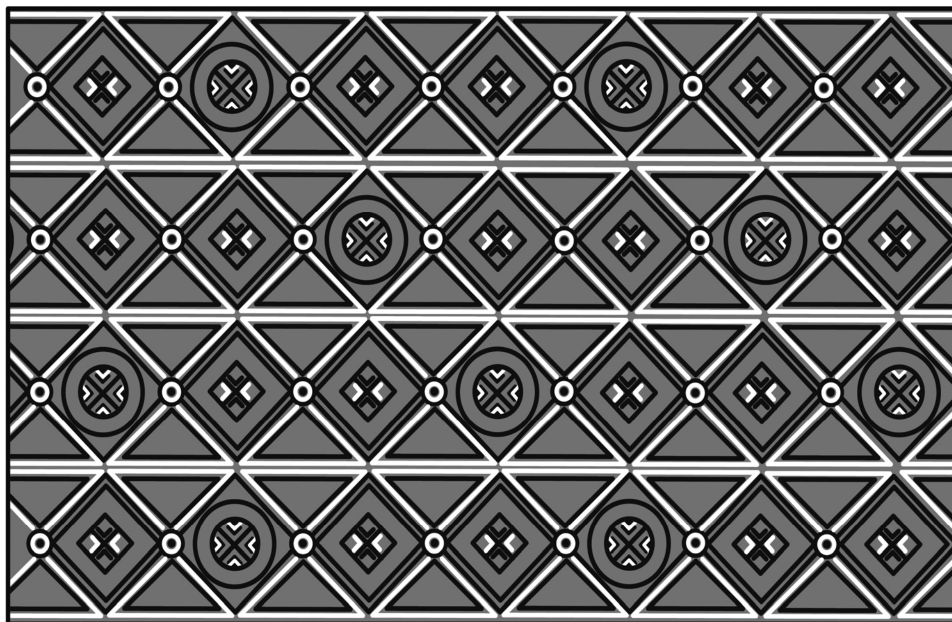


Figure 12: Restitution idéalisée du décor peint sur le plafond en planches de bois de l'alcôve orientale de la "maison à alcôves" d'après les fragments retrouvés en fouille par le MAPS et conservés au Centre d'Études et de Recherches Alaouites de Rissani. Les traits noirs symbolisent les décors bleus et les traits blancs les décors jaunes (Chloé Capel).

Conclusion

Faut-il conclure? Il nous semble que le débat sur Sijilmāsa, son histoire et notamment de ses origines et de son développement, est voué à continuer et notre volonté n'était en aucun cas de les fermer à l'occasion de ce travail. La relecture critique des textes en les replaçant dans leurs contextes idéologiques et historiques, nous l'avons vu, est susceptible d'éclairer d'un jour nouveau l'interprétation des citations que l'on croyait épuisées, lacunaires et contradictoires. La reprise critique, elle aussi, de la documentation de MAPS par Chloé Capel, dans le cadre de son travail doctoral, renouvelle sensiblement la présentation et l'interprétation des éléments archéologiques jusque là ignorés, peu diffusés ou encore délibérément sous-estimés. Les nouvelles recherches peuvent également enrichir les apports anciens et ouvrir d'autres perspectives et d'autres réflexions.

Cette réflexion nous permet ainsi de comprendre que si la fortune de Sijilmāsa vient assurément de dynamiques internationales, l'émergence du site est peut-être plus sûrement une question, ancrée dans l'histoire (sociale, politique, environnementale, climatique) du sud du Maroc. En effet, le pouvoir à Sijilmāsa ne s'est sans doute pas constitué rapidement, de manière linéaire et inexorable par le biais du seul prosélytisme religieux, comme le laisse entendre les sources, mais sans doute de manière beaucoup plus

progressive avec une intégration de la jeune communauté kharijite à l'organisation sociale et tribale locale, dans une région déjà structurée politiquement. Après un demi-siècle de consolidation, l'État filalien en pleine stabilisation pourrait être à l'origine de la fondation d'une ville nouvelle, Sijilmāsa, résultat d'une décision politique éminemment symbolique dans un contexte fortement tributaire des politiques menées au nord des Atlas. Il réaffiche des positions résolument sufrites et fait sortir de terre une cité dont l'urbanisme recherche de fortes réminiscences orientales poussant Ibn Ḥawqal à comparer Sijilmāsa à Kūfa.[54]

Bibliographie

Abd al-Rāzik Mahmūd Ismāʿīl. *Al-khawārij fī bilādi al-Maghrib ḥattā muntaṣaf al-qarn al-rābiʿal-Hijrī*. Casablanca: maktabat al-ḥurriya al-ḥadītha, 1985.

Al-Bakri. *Description de l'Afrique septentrionale*. Paris: Édition et Traduction, Mac Guckin de Slane, 1965.

Al-Zuhrī. "Kitāb al-jughrāfiyā: Mappemonde du calife al-Maʾmūn reproduite par Fazārī (IIIème/IXème s.) rééditée et commentée par Zuhrī (VIème/XIIème s.)." *Bulletin d'études orientales* 21 (1968): 8-311.

Amblard-Pison, Sylvie. "Villages et territoires villageois néolithiques d'une zone refuge au Sahara méridional." In *Archéologie du territoire, de l'Égée au Sahara*, éd. Georgia Kourtessi-Philippakis et René Treuil, 169-179. Paris: Publications de la Sorbonne, 2011.

Anonyme. *Kitāb al-Istibṣār fī adjā'ibi al-amṣār*. Casablanca: Édition Saʿd Zaghlūl Abd al-Ḥamīd, 1985.

Azaykou, Alī Sidkī. "Ayt rabʿīn." In *Namādidj min asmāʾ al-aʿlām al-djughrāfiyya wa al-bashariyya al-maghribiyya,* 124-125. Rabat: Publications de l'IRCAM, 1, 2004.

Bokbot Youssef, Jorge Onrubia-Pintado, et Abdellah Salih. "Néolithique et protohistoire dans le bassin de l'Oued Noun (Maroc présaharien). Quelques données préliminaires." In *Actes du premier colloque de préhistoire maghrébine. Tamanrasset 5-7 novembre 2007*, tome II. 305-321. Alger: Centre National de Recherches Préhistoriques Anthropologiques et Historiques, 2011.

Capel, Chloé. "Une grande hydraulique saharienne à l'époque médiévale: l'oued Ziz et Sijilmassa (Maroc)." *Mélanges de la Casa de Velázquez* 46 (1) (2016):139-165.

54. Ibn Ḥawqal, *Ṣūrat al-ʾarḍ* (Beyrouth: Dār maktabat al-ḥayāt, 1992), 90.

________."Sijilmāssa et le Tafilalt (VIII^{ème} – XIV^{ème} siècles): éclairages archéologiques sur l'histoire environnementale, économique et urbaine d'une ville médiévale des marges sahariennes." Thèse doctorale, Université Paris 1-Panthéon-Sorbonne, 2016.

________. "Sijilmāsa in the footsteps of the Aghlabids: the hypothesis of a ninth century new royal city in Tafilalt Plain (Morocco)." In *The Aghlabids and their Neighbors: Art and Material Culture in 9th-century North Africa*. Glaire Anderson, Corisande Fenwick et Mariam Rosser-Owen (ed.), Leyde: Brill, forthcoming.

Chelhod, Joseph. "Qayn." *The Encyclopedia of Islam* vol. IV. 819. Leiden: Brill, 1978.

Dastugue, Henri. "Quelques Mots au Sujet de Tafilet et de Sidjilmassa." *Bulletin de la Société de Géographie* 13 (1867): 337-380.

Dieterlen, Germaine. "Contribution à l'étude des forgerons en Afrique occidentale." *Annuaire 1965-1966 de l'École Pratique des Hautes Études, Section des sciences religieuses* 73 (1964): 3-28.

Eustache, Daniel. *Corpus des dirhams idrisites et contemporains: collection de la Banque du Maroc et autres collections mondiales, publiques et privées*. Rabat: Banque du Maroc, 1970.

Fauvelle-Aymar, François-Xavier, Larbi Erbati et Romain Mensan. "Sijilmāsa: cité idéale, site insaisissable? Ou comment une ville échappe à ses fouilleurs." *Les Études et Essais du Centre Jacques Berque* 20 (Avril 2014).

Fili, Abdallah et Ronald Messier. "La céramique médiévale de Sijilmassa." In *VII^{ème} congrès international sur la céramique médiévale en Méditerranée – Thessaloniki 11-16 oct. 1999,* éd. Ch. Bakirtzis, 689-690. Athènes: Ministère de la Culture, 2003.

Gilliot, Claude. "Al-Warrāq." *The Encyclopedia of Islam*, vol. XI. Leiden: Brill, 2002, 151.

Hafidi-Alaoui, Hassan. "Banī Wāsūl." *Maʿlamat al-Maghrib*, vol. 5. 1583-1585. Salā: maṭābiʿ Salā, 1992.

Heusch, Luc. "Le symbolisme du forgeron en Afrique." *Reflets du monde* 10 (1956): 57-70.

Ibn ʿIdhārī. *Al-Bayān al-mughrib fī akhbāri al-Andalus wa al-Maghrib*, vol. I. Beyrouth: Édition Colin et Lévi-Provençal, 1983.

Ibn Abī Zarʿ. *Al-Anīs al-muṭrib bi rawḍi al-qirṭās fi akhbar moulūk al-Maghrib wa tarikh madinat fās.* Rabat: Édition Dar al-Mansour, 1972.

Ibn al-Khatīb. *Aʿmāl al-aʿlām*, vol. III. Casablanca: Dār al-kitāb, 1964.

————. *Miʿyār al-ikhtiyār fī dhikri al-maʿāhid wa al-diyār*. Rabat: Institut Universitaire de la Recherche Scientifique, 1977.

Ibn Ḥawqal. *Ṣūrat al-'arḍ*. Beyrouth: Dār maktabat al-ḥayāt, 1992.

Ibn Khaldūn. *Kitāb al-ʿibar wa diwān al-mubtadaʾ wa al-khabar fī tārīkh al-ʿarab wa al-ʿadjam wa man ʿāṣarahum min dhawī al-sultān al-akbar*, 7 volumes. Beyrouth: Dār al-fikr, 1981.

Lévi-Provençal, Évariste. "La fondation de Fès." *Annales de l'Institut d'études orientales* 4 (1938): 23-53.

Levtzion, Nehemia. *Ancient Ghana and Mali*. London: Methuen, 1973.

Levtzion, Nehemia, Hopkins John eds. *Corpus of Early Arabic Sources for West African History*. Princeton: Markus Wiener, 2000.

Lightfoot, Dale R., and James A. Miller, "Sijilmassa: The Rise and Fall of a Walled Oasis in Medieval Morocco." *Annals of the Association of American Geographers* 86 (1) (1996): 78-101.

Love, Paul M. "The Sufris of Sijilmāsa: towards a History of the Midrarids." *Journal of North African Studies,* 15, (2) (2010): 173-188.

Margat, Jean. *Mémoire explicatif de la Carte hydrogéologique au 1/50000 de la plaine du Tafilalt*, Notes et Mémoire du Service Géologique, 150 bis. Rabat: Éditions du Service Géologique du Maroc, 1962.

————."Note sur la Morphologie du Site de Sijilmassa (Tafilalt)." *Hespéris* XLVII (3-4) (1959): 254-260.

Margat, Jean et A. Camus, "La nécropole de Bouïa au Tafilalt." *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 3 (1958-59): 63-74.

Mellouki, Mohamed. "Contribution à l'histoire des villes médiévales du Maroc: Sijilmāssa des origines à 668 (H)/1269 (J.C.)." Thèse de 3ème cycle, Université Aix-Marseille, Aix-en-Provence, 1985.

Messier, Ronald. "The Grand Mosque of Sijilmāsa: the Evolution of a Structure from the Mosque of ibn Abd Allah to the Restoration by Sidi Mohammed ben Abdallah." In *L'Architecture de Terre en Méditerranée,* édité par Mohamed Hammam, 287-296. Rabat: Publications de la Faculté des Lettres et des Science Humaines, 1999.

________. "Local Economy and Long Distance Trade in Medieval Sijilmāsa." *Uṣūr al-Wustā* April 1 (1993): 1-9.

________. "Le plan de Sijilmāsa révélé par GIS." In *Actes des Premières Journées Nationales d'Archéologie et du Patrimoine*, vol. 3: Islam, 99-107. Rabat: Sociéte Marocaine d'Archéologie et de Patrimoine, 2001.

________. "Sijilmāsa: Five Seasons of Archaeological Inquiry by a Joint Moroccan-American Mission." *Archéologie Islamique* 7 (1997): 61-92.

________."Sijilmāsa: l'intermédiaire entre la Méditerranée et l'Ouest de l'Afrique." In *L'Occident Musulman et l'Occident Chrétien au Moyen-Âge,* édité par Mohamed Hammam, 181-96. Rabat: Publications de la Faculté des Lettres, 1995.

________. "The transformation of Sijilmāsa." *Studi Maġrebini* 4 (2006): 247-257.

Messier Ronald, Fili Abdallah, Capel Chloé, "Un émirat concurrent, les Midrarides de Sidjilmasa." In *Maroc médiéval: un empire de l'Afrique à l'Espagne*. Coordination de Y. Lintz, C. Déléry, B. Tuil-Lionetti, 135-140. Paris: Musée du Louvre – Hazan, 2014.

Messier Ronald, et Abdallah Fili. "Archaeological Survey of Sijilmassa, 1988." *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 18 (1998): 267-288.

________. "The Earliest Ceramics of Sijilmāsa." In *La céramique maghrébine du haut moyen-âge (VIII^ème^-X^ème^ siècles): état des recherches, problèmes, et perspectives*, éds Patrice Cressier et Elisabeth Fentress, 129-46. Rome: École Française de Rome, 2011.

________."La ville caravanière de Sijilmāsa du mythe historique à la réalité archéologique." In *La ciudad en al-Andalus y en el-Maghreb – Algeciras 26-28 de noviembre de 1999*, 501-510. Granada: Fundación el Legado Andalusí, 2002.

________. "Sijilmāsa: An Archaeological Study – 1992." *Bulletin d'Archéologie Marocaine* 19 (2002): 257-292.

Messier Ronald, and Miller James. *The Last Civilized Place: Sijilmāsa and its Saharan Destiny*. Austin: University of Texas Press, 2015.

Mezzine, Larbi. "Sur l'étymologie du toponyme 'Sijilmāsa.'" *Hespéris-Tamuda* XXII (1984): 19-26.

Miller, James. "Trading through islam: The interconnections of Sijilmāsa, Ghana and the Almoravid movement." *Journal of North African Studies* 6 (2001): 29-58.

________. "Sustained Past and Risky present: The Tafilalt oasis of Southeastern Morocco." In *The North African Environment at Risk,* eds. Abdellatif Benchrifa and Will Swearingen, 55-69. Oxford: Westview Press, 1996.

________."La viabilité de l'environnement dans les oasis du Tafilalet: de l'ancienne Sijilmassa au Tafilalet d'aujourd'hui." In *L'Afrique du Nord face à la menace écologique*, édité par Abdellatif Benchrifa, Will Swearingen, 3-19. Rabat: Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1995.

Pellat, Charles. "Les Banū Midrār." In *Encyclopedia of Islam*, vol. I. 1037 Leiden: Brill, 1960.

Rachewiltz, Boris de. "Missione etno-archeologica nel Sahara Maghrebino." *Africa: revista trimestreale di studi documentazione dell'Instituto Italiano per l'Africa e Oriente* 27 (4) (1972): 519-568.

Radouan, Moubarak. *Maʿlamat al-Maghrib,* vol. 5, s.v. "Banī Midrār." Salā: maṭābiʿ Salā, 1992.

Ramsi, Ahmed. "Prosélytisme kharidjite et commerce transaharien. Le cas de Sijilmāssa à l'époque midraride." Thèse de 3ème cycle, Université Paris VIII, Paris, 2001.

Ruhlmann, Armand. *Recherches de préhistoire dans l'extrême sud marocain.* Fascicle 5. Rabat: Publications du Service des Antiquités du Maroc 1939.

Schacht, Joseph. "Ikrima." *Encyclopédie de l'Islam*, vol. III, 1081. Leiden: Brill, 1971.

Taouchikht, Lahcen. "Aspect monumental de Sijilmassa." In *L'Architecture de Terre en Méditerranée*, édité par Mohamed Hammam, 237-261. Rabat: Publications de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines, 1999.

________."La céramique médiévale de Sijilmassa, approche générale." In *Actes du 5ème colloque sur la céramique médiévale en Méditerranée occidentale*, 227-37. Rabat: INSAP, 1995.

________."Étude ethno-archéologique de la céramique du Tafilalt (Sijilmassa), état de question." Thèse de doctorat, 2 volumes. Université de Provence, Aix Marseille I, 1989.

________.*ʿUmrān Sijilmāsa, dirāsa tārikhiyya wa athariyya* 2 volumes. Casablanca: Publications du Ministère des Habous du Maroc, 2008.

ملخص: تأسيس سجلماسة: محاولة لإعادة الفحص التاريخي واكتشافات أركيولوجية جديدة

ترتبط سجلماسة بإحدى أقدم التجارب السياسية التي عرفها المغرب خلال الفترة الإسلامية وهي دولة بني مدرار. ولا تسعفنا القلة القليلة من المصادر التي وصلتنا عن هؤلاء الخوارج الصفرية في تتبع تعاقب أحداث دولتهم، فبالأحرى الجوانب الاجتماعية والاقتصادية والعمرانية لعاصمتهم. ولذلك حاولنا إعادة قراءة نص الجغرافي الأندلسي البكري مع طرح أسئلة جديدة عليه للكشف عن مضمراته المرتبطة بالمجال المباشر لمدينة سجلماسة زمن تأسيسها والموازنة بين المحلي والخارجي في تطورها، ودور المذهب الخارجي في هذه الصيرورة.

نهلت الأفكار التي نقدمها في هذا البحث من نتائج الأبحاث الأثرية للبعثة المغربية الأمريكية حول سجلماسة ومن تحريات جديدة غير منشورة من قبل، لتقديم العناصر الأركيولوجية الأولى المرتبطة بفترة بني مدرار بالمغرب.

الكلمات المفتاحية: سجلماسة، المدراريون، الخوارج، الصفرية، الفترة الوسيطية، المغرب.

Résumé: La fondation de Sijilmāsa: réexamen historique et découvertes archéologiques

La ville de Sijilmāsa fut le théâtre de l'une des plus anciennes expériences politiques du Maroc islamique, à savoir les Banū Midrār. Le peu de textes qui nous sont parvenus sur ces kharijites soufrites sont dispersés, lacunaires et ne permettent pas de suivre leur histoire événementielle et

encore moins les aspects social, économique et urbain de leur État. Nous avons tenté de remobiliser le texte d'al-Bakri sur Sijilmāsa aux temps des Midrarides, de le soumettre à de nouvelles interrogations pour y distiller de nouvelles réflexions sur le contexte local au moment de la naissance de cette dynastie et de l'émergence de la ville de Sijilmāsa. Elles permettent de mieux appréhender les conditions et les modalités de l'essor de la ville et la place tenue par le kharijisme dans ce processus.

Les idées développées ici se nourrissent des résultats de la Mission maroco-américaine de Sijilmāsa et de recherches complémentaires inédites, pour présenter les premiers éléments archéologiques remontant à l'époque midraride.

Mots clés: Sijilmāsa, Midrarides, Kharijisme, Soufrites, l'époque médiévale, Maroc

Abstract: The foundation of Sijilmāsa: a historical and archaeological review

The city of Sijilmāsa was the setting for one of the ancient political experiences of Islamic Morocco, namely Banū Midrār. The few texts on the Soufrites Kharijites that have survived are scattered and incomplete; they fail to follow their narrative history, let alone the social, economic and urban aspects of their State. We have tried to mobilize Al-Bakri's text on Sijilmāsa at the Midrarides era and ask new questions in order to come out with new reflections on the local context at the moments of this dynasty's birth and the emergence of the city of Sijilmāsa. This helps to better understand the conditions and terms of the development of the city and the status of the Kharijism during this process.

The ideas developed here are the results of the Moroccan-American Commission for Sijilmāsa and unpublished complimentary research that are meant to present the first archaeological evidences dating back to the Midrarides era.

Keywords: Sijilmāsa, Midrarides, Kharijisme, Soufrites, the medieval era, Morocco.

Resumen: La fundación Sijilmāsa: revisión histórica y arqueológica

La ciudad de Sijilmāsa fue el teatro de una de las más antiguas experiencias políticas de Marruecos islámico, los Banū Midrār. Los escasos textos que nos han llegado sobre estos kharijites soufrites están dispersos, deficientes y no permiten seguir su historia cronológica y todavía menos los

aspectos sociales, económicos y urbanos. Hemos intentado remobilisar el texto de al-Bakri sobre Sijilmāsa al tienpo de Banī Midrār, someterlo nuevas interrogaciones para destilar allí nuevas reflexiones sobre el contexto local en el momento del nacimiento de esta dinastía y el surgimiento de la ciudad de Sijilmāsa. Esos ideas permiten comprender mejor las condiciones y modalidades de la expansión de la ciudad y el lugar cuenta por el kharijismo en este proceso.

Las ideas expuestas aquí se alimentan de los resultados de la Misión marroquí-americana de Sijilmāsa e de investigaciones complementarias inéditas, para presentar los primeros elementos arqueológicos que datan de la época midrarí.

Palabras clave: Sijilmāsa, Midrarides, Kharijisme, Soufrites, l'époque médiévale, Maroc